

تشرقنا بورد المرسوم الشريف وفيها فعواه السامي المنيف . ودعونا لله
 بيزيد العز والنعم لمعادتكم وما انعمت به علينا من بحر حلمكم العميم بارسال
 الجائع الفاجر والبرطانات العاطرة على الترام مقاطعات بلاد جليل وتوابها بقي
 معلوم عبدكم وقدريلنا باخامه السنية وتلونا مرسوم سعادتكم على رؤوس الملا
 والاشهاد واخذنا نحن وايامه يرضية (يوظيفة) الدعا لخدمة مولانا السلطان
 نصره العزيز الرحمن ، وبنايد اقتدار الدولة العلية صانها رب البريه وبتيخيد
 دولتكم الزاهره وسطورتكم الباهره . وقد طمنا الرعايا كافة بمجصول الراحة
 المديده بايام اقبال سعادتكم الوطيدة . ومن فحونا ان شاء الله تعالى بحسن
 انظاركم الشريفه لم يحصل منا تهاون عن اداء الاموال الميريه وتمقي الطرق
 السلطانية كما الحاطر العاطر يشهد بصحة المساعي الآتلة لوضاكم الشريف
 حيث انني دائما اترقب وفود كل خدمة تازم فآؤمر بها ورجا افندم الا ابرح
 من البال السليم واطال الله تعالى بقاكم . (يتبع)

LES YÉZIDIS (suite)

PAR

LE PÈRE THOMAS BOIS, O.P.

III

CHEMINEMENTS INCERTAINS DANS LES VOIES
DE L'ISLAM

Ce que nous avons dit jusqu'ici montre que les origines des Yézidis ne sont pas évidentes à première vue. Si encore les Yézidis eux-mêmes étaient capables de nous éclairer, on pourrait avoir recours à leurs explications. Mais leur religion est plus ou moins secrète et, d'autre part, beaucoup d'adeptes ne sont pas initiés et ne savent qu'imparfaitement d'où ils viennent et ce qu'ils sont. Le sacristain et la chaisière ne sont peut-être pas les plus à même de nous exposer les mystères de l'Eucharistie, par exemple, et un bon catholique moyen serait sans doute bien en peine de nous dire le pourquoi de telle ou telle cérémonie du culte à laquelle pourtant il assiste avec piété. Aussi l'Émir Ismail, par exemple, n'est pas tellement un guide sûr et un témoin auquel on puisse se fier, car il n'évite pas les contradictions. Par contre certains chefs religieux, bien informés ceux-là,

ont donné des renseignements exacts, qui n'ont pas été compris ou ont été interprétés faussement par leurs interlocuteurs. Le cas de Badger est typique (110).

Quoi qu'il en soit, la première chose à faire si l'on entre en contact avec les Yézidis est, après avoir bien regardé et bien écouté, de ne pas s'arrêter à un détail plus ou moins pittoresque, et surtout de ne pas se hâter de généraliser ou de comparer à ce qui se fait dans les autres religions. Un fait isolé ne signifie rien. Ce n'est qu'après avoir recueilli le plus d'éléments possibles et dans leur contexte propre que l'on pourra essayer de dégager une conclusion (111).

Partant de ce principe, nous examinerons d'abord les Yézidis par le dehors avant de pénétrer peu à peu à l'intérieur de leur doctrine. Trois zones concentriques se présentent qui nous permettront de serrer de plus près notre sujet :

- une ambiance musulmane;
- une atmosphère soufie;
- une mystique extrémiste.

Et ainsi, sans sortir de l'Islam ou de ses sectes, et surtout du Soufisme, nous trouverons l'explication des croyances des Yézidis les plus caractéristiques, telles que leur relation à Yézid 1^{er}, fils de Mo'awia, calife omeyyade (680-684), d'où ils tiennent leur nom (112); leur culte de Satan, sous la forme du Paon (Melek Taous), et même la métempsychose.

Nous saurons alors réellement ce que sont ces mystérieux Yézidis.

1. — *Une ambiance musulmane.*

Lorsque pour la première fois on entre en contact avec les Yézidis, on est bien obligé de constater qu'ils ne ressemblent pas à leurs voisins, musulmans ou chrétiens. D'abord parce qu'ils sont Kurdes, aux traits accentués, au teint mat et aux yeux vifs; à cause aussi de leur costume qui les distingue à première vue. Et pourtant on retrouve chez eux toute une ambiance musulmane.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est que dans ce pays kurde où Musulmans et Chrétiens se condoient quotidiennement sans se mêler jamais et d'ailleurs en s'ignorant profondément les uns les autres, les noms portés par les Yézidis sont, ou franchement kurdes, comme Çolo, Cindo, Mend ou Kodêda, ou uniquement musulmans. Aucun Yézidi, pas plus qu'aucun Musulman, ne s'appelle Pierre, Paul, Georges, Hormez ou Behnam, prénoms

spécifiquement chrétiens ou caractéristiques des chrétiens de la région. Et pourtant des rois sassanides se sont nommés Hormezd, par exemple. Mais sans parler naturellement des Meho, Rešo ou Hemo, etc., forme kurde abrégée de Mohamed, Reşid ou Hemîd, ils n'hésitent pas à porter, et leurs chefs leur en donnent l'exemple, certains noms musulmans, comme Ali, Huseyn ou Hesen, que ces partisans de Yézid devraient, semble-t-il, abhorrer.

Comme les Musulmans également ils utilisent l'ère de l'Hégire pour dater les événements de leur existence ou le temps d'érection de leurs monuments, comme on peut le voir à Cheikh 'Adi, alors que les Chrétiens du pays, nestoriens et jacobites, ont conservé jusqu'à une époque toute récente, l'ère des Grecs (113). Si Ismail Beg Chol dans sa biographie, se sert de l'ère chrétienne, c'est qu'il avait eu de nombreux contacts avec des Occidentaux.

On remarquera aussi que, contrairement aux Chrétiens qui les entourent, mais selon la loi musulmane, les Yézidis ne représentent jamais le visage de l'homme, ni dans leurs sanctuaires, ni sur leurs monuments funéraires. A la porte du Temple de Cheikh 'Adi, on voit un serpent, des lions, un soleil, des étoiles, et sur les stèles de leurs cimetières parfois des sabres, des peignes, des soleils, des fleurs, jamais une figure humaine.

Les Yézidis pratiquent aussi la circoncision, comme les Musulmans de leur voisinage (114), et le parrain ou *Kerîv*, qui tient l'enfant pendant l'opération, peut être musulman, mais jamais un juif ou un chrétien, tandis que d'autres Kurdes acceptent de demander ce service, ou plutôt cette marque de confiance, à cause de la parenté de sang qui s'ensuit, à des chrétiens de leurs amis.

Le prêtre Ishaq dit qu'est tombée en désuétude la coutume antique qui consistait en ce que, au moment de l'enterrement, un imam s'inclinait sur le brancard funèbre et y récitait une sourate du Coran, le *1^{er} Â Sûr* (115). De même certaines inscriptions funéraires de Cheikh 'Adi sont en arabe et sont, en outre, des citations du Coran (116). On a signalé également que certains de leurs *Feqîr* avaient appris tant bien que mal quelques chapitres de ce Livre Sacré (117).

Tous ces faits suffiraient à réfuter les réflexions de Badger qui, chaque fois qu'il constate un détail fleurant l'Islam, affirme qu'il s'agit, pour les Yézidis, de jeter de la poudre aux yeux des Musulmans pour se les concilier. En ce cas, ils passeraient toute leur vie à essayer de donner ainsi le change, et il faut bien avouer que, de toute façon, cela ne leur a guère servi.

Mais il y a bien d'autres choses encore. Comme les disciples

de Mahomet, les Yézidis, lors de leurs pèlerinages aux tombeaux des saints qu'ils vénèrent, offrent des sacrifices d'animaux, immolés suivant un rite religieux, et dont la chair est mangée par ceux qui ont présenté les victimes. Tout ce que E. Dermenghem rapporte des cérémonies du Culte des Saints de l'Islam maghrébin (118) se retrouve intégralement dans les pratiques du Yézidis. Sacrifices de taureaux blancs, de moutons, de poules, suivant les circonstances ou les fêtes, n'ont donc rien d'original; pas plus que la multitude de lampes que les Yézidis allument le mardi soir dans les multiples mausolées consacrés à leurs saints préférés, ou que l'encens qu'ils font brûler lors de certaines cérémonies. Ces différents rites s'accomplissent en effet également chez les Musulmans de Perse (119).

Mais il est un fait surtout qui conserve à la religion yézidie un aspect tout particulièrement musulman bien qu'original à sa façon. Il s'agit de la fête du *Hac* ou *Hadjdj*.

Comme on le sait, les Yézidis ne vont pas en pèlerinage à La Mecque (120). Ils l'ont remplacé par le pèlerinage au Tombeau de Cheikh 'Adi, devenu leur *qibla*, et cela depuis bien longtemps, puisque Ibn Khalikan (m. 1282) en fait déjà la constatation. Or tout le cérémonial de la fête n'est qu'un décalque du-Hadjdj mecquois, comme d'ailleurs la montagne de Lalesh est une miniature de la Ville Sainte.

Le pèlerinage a lieu le 9 du mois du Hadjdj des Musulmans et, en l'occurrence, l'Émir des Yézidis prend le titre de *Miré Hac*. Tout comme les grottes de Lourdes qu'on bâtit en de multiples paroisses, certains lieux de Lalesh sont nommés d'après ceux de La Mecque. Le mont 'Arafâ, prononcé ici *Arabfat*, d'où l'on descend en courant, la *Pierre Noire* (121) autour de laquelle on procède aux sept *tawâf*, la source du *Zemzem* où se font les ablutions, rappellent les pratiques rituelles de l'Islam, auxquelles s'ajoutent les sacrifices des moutons nécessaires aux repas sacrés. C'est à l'occasion de cette fête du pèlerinage, *Idé Hac*, que l'on prépare le mets *harisa*, composé de viande, de grains écrasés et d'eau, cuit au four durant toute la nuit. Ce plat spécial est mangé depuis toujours par les *soufis* (122). Tout ce vocabulaire arabe nous plonge donc dans une ambiance nettement musulmane. Damlooji fait remarquer en outre que tout le territoire de Cheikh 'Adi, avec ses arbres, ses rochers, ses eaux, sa terre, est sacré aux yeux des Yézidis et qu'ils y interdisent d'y marcher avec ses chaussures, d'y approcher de son épouse, d'y boire du vin (qui est permis chez eux), d'y couper des arbres réservés à la cuisine de Cheikh 'Adi, d'y chasser les oiseaux et les bouquetins qui y abondent. Et tout cela, ajoute cet auteur, est une coutume islamique conforme aux interdictions rituelles de La Mecque (123).

On objectera peut-être que les Yézidis ne possèdent point de mosquées, qu'ils ne pratiquent point de ces prières publiques si émouvantes de l'Islam, qu'ils n'ont conservé qu'un jeûne de trois jours, pratiqué il est vrai à la façon musulmane et non à la manière des Chrétiens d'Orient, au lieu du mois entier du Ramadan et que, par conséquent, ils ne peuvent avoir une origine islamique. Cependant les Druzes, les Nosairis, les Ahlé Haqq ou 'Ali-ilahi, toutes sectes issues de la Chi'a ismaïlienne (124) ont opéré les mêmes simplifications liturgiques et rituelles, et elles non plus n'ont plus rien de commun avec l'Islam.

2. — *Une atmosphère soufie.*

D'ailleurs si, par un côté, les Yézidis ont abandonné tout un aspect caractéristique de l'Islam officiel, ils ne perdent pas tout contact. En effet, ils se meuvent dans une atmosphère bien spéciale, car toute leur organisation est soufie et par là ils se raccrochent fortement au peuple musulman (125).

Les Historiens arabes nous apprennent que, dès l'islamisation du pays, le Kurdistan fut un foyer prospère de soufisme que favorisaient ces régions montagneuses, propices au recueillement et à l'éloignement du monde. Lorsque Cheikh 'Adi, venant de Beit-Far, aux environs de Baalbek, s'installa dans les monts du Hakkari, entre 1130 et 1160, il n'était ni le premier, ni non plus un isolé (126).

a) *Dévotion à d'authentiques soufis.*

Dans leurs traditions orales, ces Yézidis font souvent mention de soufis notoires, comme Hasan al-Basri (643-728), précurseur du soufisme, Bistami (m. 875), et surtout Mansour al-Hallaj, qui fut crucifié à Bagdad en 922 (127). Mais ils se reconnaissent pour les disciples de Cheikh 'Adi (vers 1073-1163), qui est devenu leur saint national. D'ailleurs primitivement leur *Zaouia* s'appelait *Adawiya*, comme l'a démontré Ahmed Teymour. C'est son tombeau qui est devenu leur centre religieux. On connaît d'autre part les relations qui existèrent entre Cheikh 'Adi et Ahmed Ghazali (m. 1111) qui, à sa demande, lui écrivit même une épître (128). Parmi les compagnons d'études de Cheikh 'Adi on signale le célèbre 'Abd al-Qadir al-Gilani, qui l'accompagna à La Mecque vers 1118 et mourut à Bagdad en 1166, Qadib al-Ban (m. 1175), enterré à Mossoul et une multitude d'autres. A part Ghazali, tous ces personnages cités, et d'autres moins célèbres, ont un *maqâm* ou *chaqs* au Cheikhan, où les fidèles viennent en pèlerinage. Il faut y ajouter Sitr Nafisa, cette sainte de la famille d'Ali, qui fit

trente fois le pèlerinage à La Mecque et acquit une réputation de thaumaturge. On se rend à Ba'chîqa au mûrier, qui lui est consacré, pour se guérir de la fièvre (129). Les Yézidis ont ainsi conservé ce culte des saints, si développé dans l'Islam des confréries, et ils vont visiter leurs tombes ou leurs *maqâm*, y allument des lampes, y brûlent de l'encens, y accrochent des chiffons en ex-voto. Ces lieux sacrés sont peut-être de simples arbres: chêne à Şê Bilqasim au Sindjar, figuier et olivier à Cêl Nanê au Djebel Sim'an, ou une pierre d'Abdirêcho à Kharabek pour la fièvre, une source à Kani Zerki pour la jaunisse, ou la maison d'un *pîr* à Mam Rêche pour l'ensûlure. Tout cela au Cheikhan. Mais les saints vénérés varient avec les régions, si les pratiques de dévotion se ressemblent.

b) *Organisation religieuse à caractère soufi.*

Mais ce n'est pas uniquement par les souvenirs plus ou moins légendaires de cheikhs soufis et le culte populaire rendu à leur cénotaphe que les Yézidis sont en dépendance du Soufisme. C'est toute leur organisation sociale qui, pratiquement, en relève. En effet, et c'est une des particularités des Yézidis, on a constaté chez eux plusieurs castes bien distinctes dont les membres ne se marient qu'entre eux. Or nous dit R. Lescot: «C'est à son organisation religieuse plutôt qu'à son dogme que le Yézidisme doit de conserver la marque de ses origines islamiques» (p. 83).

Si on laisse à part l'Émir et sa famille, chef suprême de la Nation, qui exerce son autorité dans le domaine spirituel et politique et se dit de la famille du Calife Yézid 1^{er} l'Omeyyade (130), nous trouvons dans les différentes dignités ou fonctions religieuses toute une titulature soufie, *en arabe*, qui ne s'expliquerait pas dans une population kurde, si elle n'était une survivance d'un système organisé qui a plus ou moins perdu de sa valeur.

Les Yézidis se divisent en effet en deux grandes catégories: les chefs religieux et tous les autres, appelés *murîd* ou disciples.

Les chefs religieux sont les *Cheikhs* et les *Pîrs*, dont le rôle est d'être les directeurs spirituels de leurs disciples qui, en échange, leur doivent respect, obéissance en ce qui concerne les pratiques de la religion, et surtout les redevances périodiques. A leur tête se trouve *Baba Cheikh* ou *Ixtiyarê Margê*. C'est lui qui est la suprême autorité religieuse et non l'Émir (131).

Toutes les familles de cheikhs, au nombre de neuf, seraient des branches cadettes de la postérité du neveu de Cheikh 'Adî, qui lui-même, chose rare et étonnante, était célibataire. La famille

de Cheikh Hasan a le privilège d'être dépositaire de la science sacrée qui se transmet oralement (132). Mais tous les cheikhs sont chargés de célébrer pour leurs disciples les rites religieux de la naissance, du mariage et de la mort. Certains ajoutent à ces fonctions des pouvoirs plus ou moins miraculeux, auxquels on a souvent recours en cas de peine ou de maladie. Les cheikhs de la famille de Cheikh Mend sont spécialisés dans l'art de manier les serpents (133).

Les *Pîrs*, dont le titre est kurde, sont guides et tuteurs. On en signale quatorze familles (134). Leurs fonctions ne diffèrent guère de celles des cheikhs, avec pourtant moins d'autorité. Ils ne se distingueraient de ceux-ci que par leur ascendance kurde, tandis que les premiers seraient d'origine arabe (135).

Parmi les laïcs, il faut signaler d'abord les *Qewal*, qui résident uniquement à Ba'chiqa et Bahzani. D'après Damlooji, ils seraient eux aussi des Arabes originaires de Damas et qui auraient accompagné Cheikh 'Adi dans sa *zaouia* de Lalesh. Ils sont chargés de la musique, avec comme instruments des tambourins et des flûtes, et des chants lors des cérémonies aux fêtes de Cheikh 'Adi et celle de Cheikh Mohamed à Ba'chiqa. Ils ont aussi la mission délicate de visiter, au nom de l'Émir, les communautés yézidiées, dispersées un peu partout, et d'exposer les *Sencaq* à la vénération des fidèles. Chez les Soufis, les *Qawwâl* exécutaient les séances de *semâ* (135), sorte d'oratorio spirituel.

Les *Feqîr* se distinguent des autres Yézidis par un costume spécial: un froc de laine noire, ourlé de rouge (*xirqe*), avec une ceinture de corde tressée (*qemberbest*) et un large pantalon blanc; sur la tête un bonnet de feutre noir (*kullik*) et, autour du cou, une sorte de collier de corde rouge et noir (*mehek* ou *mestûl*), qu'il faut toujours garder, ainsi que la ceinture, même pour dormir. Cet habit noir, qui serait identique à celui que portait Cheikh 'Adi, est sacré pour tous les Yézidis, qui jurent par lui et en conservent précieusement les reliques. C'est que les *Feqîr* sont les ascètes de la communauté. Leur mariage mis à part, on a pu les comparer aux moines chrétiens. Ils ont deux jeûnes supplémentaires de quarante jours chacun, ne peuvent ni fumer ni boire de l'alcool, ni se raser ou même se tailler la barbe. Il leur est interdit de porter des armes et de verser le sang. Mais s'il leur arrive de battre un profane, celui-ci ne peut porter la main sur eux pour se défendre. Vivant d'aumônes, ils ont permission de s'approprier ce qu'ils trouvent à leur convenance chez autrui. Aussi les craint-on plus qu'on ne les vénère vraiment et ils ont acquis de la sorte une influence qui n'est pas toujours désintéressée. Ils pratiquent une endogamie

stricte et — en fait, sinon en droit — ils ne se recrutent plus en dehors de leur caste. Pourtant une initiation est nécessaire, quand on arrive à sa majorité, pour pouvoir revêtir le saint habit et profiter des avantages matériels de cet état. Febvre a décrit la cérémonie de cette «prise d'habit», telle qu'elle se déroulait à son époque, et précédée d'une sorte de retraite de quarante jours (137). Damlooji les croit d'origine chrétienne (138), mais les arguments qu'il apporte ne semblent pas convaincants, d'autant que les ressemblances de statut et de détails vestimentaires avec les adeptes des *Tarîqa* musulmanes, avec les *Bektâşi* par exemple (139), nous portent à considérer ces *feqîr* «comme les héritiers directs de la *Adawîyya*» (140), qui est la confrérie fondée par Cheikh 'Adi. Ils sont surtout nombreux au Sindjar où, venus depuis peu du Cheikhan, ils forment des villages entiers et prospères. On en rencontre aussi au Djebel Sim'an, où certaines fractions sont appelées *Karabaş* ou têtes noires. Une dernière catégorie est celle des *Koçek* (Kotchak), mot turc qui signifie danseur. En principe ils se sont consacrés au service du sanctuaire de Cheikh 'Adi. Dans les cérémonies religieuses, ils se livrent aux danses sacrées. Ils jouissent aussi, paraît-il, du don de double vue et, en particulier, révèlent le sort réservé aux défunts. Ils expliquent les songes et pratiquent la sorcellerie. Ce sont ces illuminés qui, vraisemblablement, sont la source des croyances étranges qu'on attribue aux Yézidis, à en juger d'après certains récits. Quelques-uns d'entre eux ont voulu jouer un rôle politique, qui fut souvent néfaste (141); aussi les gouvernements s'en méfient-ils ordinairement. Mais, à en croire Dermenghém, on retrouve de ces fanatiques dans d'autres confréries musulmanes (142).

Chaque *Murîd* doit avoir un Cheikh, à qui il est soumis dans l'ordre spirituel et dont il est en quelque sorte la propriété. Il doit se choisir également un *Brāvē axiretê*, ou frère de l'Autre Monde, dans une famille de cheikhs autre que celle dont il dépend héréditairement. C'est ce frère, ou cette sœur s'il s'agit d'une femme, qui l'assistera à ses derniers moments, et son patron céleste sera pour le *murîd* un protecteur supplémentaire. Le *murîd* doit avoir également un *Pîr* spécial et un *murebbî* ou tuteur, choisi chez les autres *Pîrs* (143). Cette dépendance religieuse et aveugle ne laisse pas que d'être onéreuse. Mais la crainte superstitieuse et surtout l'ignorance proverbiale des Yézidis en font des victimes toutes prêtes de la cupidité de leurs supérieurs qui seraient sans scrupule. Car si, à l'origine, toute cette organisation hiérarchique sévère avait une valeur de vie spirituelle, on est bien obligé d'avouer que, à part certaines exceptions remarquables, d'ailleurs, elle a perdu aujourd'hui une bonne part de son efficacité.

c) *Prières à saveur soufie.*

Si, passant maintenant de l'organisation sociale, nous essayons de pénétrer dans le domaine plus intérieur de la prière, nous nous retrouvons en plein Soufisme également.

Le simple fidèle n'est astreint qu'à de brèves prières, mais les cheikhs, les pîrs et ceux qui font montre de zèle, connaissent et pratiquent la prière, qu'ils appellent *du'â* et non *salâ*. — Il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité des textes qui ont été communiqués par des Yézidis sérieux et compétents, et qui ont été édités et traduits (144). Beaucoup de ces textes, malheureusement, sont plus ou moins mutilés et corrompus, mais n'en gardent pas moins une saveur soufie indéniable. Les textes arabes sans doute sont-ils plus anciens et doivent-ils dater du temps où les membres de la *zaouia* n'avaient pas perdu tout contact avec certains cheikhs musulmans orthodoxes, ou du moins avec l'usage des ouvrages arabes musulmans. On ne voit pas d'ailleurs l'intérêt pour les Yézidis d'aujourd'hui de traduire en langue arabe, qu'ils connaissent mal, des textes kurdes, puisque le kurde est leur langue maternelle. Mais on comprend parfaitement l'inverse. La version kurde de certaines prières, si ce sont des versions et non des textes originaux, est donc de période plus récente, sans qu'on puisse bien la préciser d'ailleurs. Certains poèmes chantés ont été composés directement en kurde, à l'usage précisément du peuple fidèle à qui l'arabe ne disait rien.

C'est en arabe pourtant et en vers que nous a été transmis l'*Hymne de Cheïkh 'Adî*, communiqué par Cheïkh Nasir à Badger en 1850 (145). Il serait plus que téméraire de l'attribuer à Cheïkh 'Adî lui-même, bien qu'il ait l'air de se mettre lui-même en scène:

Je suis 'Adî, le Damascaïn, le Musâfir (v. 57).

Il s'attribue certes des prérogatives exagérées:

Je suis Celui qui décrète et cause l'Existence.

Je suis Celui qui a parlé la Vraie Parole.

Je suis Celui qui dispense la Puissance et gouverne le monde.

Je suis Celui dont les hommes ont adoré la Gloire:

Ils sont venus à Moi et m'ont baisé les pieds! v. 8-13.

Plus loin (v. 60) il dira même:

Dans la profondeur de Ma Science, il n'y a de Dieu que Moi!

N'entendons-nous pas là comme un écho du «*Anâ al-Haqq*» d'al-Hallaj? Les vers 21-22 sont une allusion évidente à l'*initiation mystique*:

Je suis la Bouche dont la salive est un miel

Avec lequel je constitue mes Confidents!

Il parle encore d'un *Livre des Bonnes Nouvelles* qui lui est parvenu (v. 17); et la Source Blanche (*Kaniya Spi*) qu'il a fait jaillir (v. 45-48), en provenance du *Zemzem* de La Mecque, comme le rapporte la légende, coule aujourd'hui encore sous les dalles de son sanctuaire.

Je n'ai pas souvenance que l'on ait fait le rapprochement entre certains vers de ce poème et quelques-uns des miracles, attribués au Cheikh 'Adi, dans sa Légende, *Kitâb Manâqib al-Şêx 'Adî*, qui remonte au XII^e ou XIII^e siècle, et fut composée par un disciple inconnu mais enthousiaste. Par exemple, son pouvoir sur les serpents et les autres bêtes sauvages, la source qu'il fit jaillir d'un rocher, les montagnes qui s'inclinent sur son passage (v. 35-48; 53-56). Je signale, en passant, que les mêmes miracles exactement ont été accomplis par un saint nestorien du voisinage, Mar Yacoub, qui vivait au VIII^e siècle. Le poème a-t-il précédé le récit légendaire ou celui-ci a-t-il inspiré l'hymne dédié au fondateur de la *Adanîa* ?

Les autres prières qui nous sont parvenues sont en kurde, avec naturellement des expressions, techniques si j'ose dire, qui sont arabes, comme *Amin*; *Rebb*, etc., ce qui laisse supposer une parenté. Bien des formules identiques apparaissent en ces différentes prières et ici rien ne pourra choquer un musulman, même non mystique :

O mon Maître, Tu es bienveillant, Tu es miséricordieux;
 Tu es Dieu, Tu es l'Ange de la Puissance royale et de tous les lieux;
 Tu es l'Ange du bon goût et du bon plaisir;
 Tu es l'Ange bienveillant du Pouvoir royal;
 Depuis le commencement, Tu es Éternel.
 O mon Maître! Tu es le Dieu du voyageur,
 Tu es le Dieu de la Lune et des Ténèbres,
 Tu es le Dieu du Soleil et de la Lumière.
 Tu es le Dieu du Trône élevé,
 Tu es le Dieu de la Bienveillance (146).

On voit mal comment de telles paroles pourraient favoriser la thèse de ceux qui voient dans les Yézidis des partisans du dualisme iranien, puisque le Dieu invoqué est Maître à la fois de la Lumière et des Ténèbres!

O mon Maître! Tu es bienveillant. Tu es miséricordieux!
 Tu es la garantie de notre recours!
 Tu es le Trône et je suis le néant!
 Je suis un malade, je suis un déchu:
 Je suis un déchu: Toi ne m'oublie pas!
 Tu nous as tirés de l'obscurité et conduits à la Lumière!
 O mon Maître! Prends sur Toi mes péchés et ma dette.
 Et pardonne, ô Dieu! ô Dieu! ô Dieu! Amin! (147).

C'est encore vers la Miséricorde divine que se tourne le pécheur, le misérable, dans cette prière du matin qui n'a rien d'hétérodoxe (148).

O Dieu! Tu es, je ne suis pas!
 Tu es Miséricorde, je suis péché;
 Tu es Maître de la Vérité, je suis esclave!
 Tu n'as pas de mouvement et Tu es partout;
 Tu n'as pas de stature et Tu es élevé;
 Tu n'as pas de voix et Tu es entendu!
 Tu es la Souffrance et Tu es le Remède;
 Tu es le Juge des Rois et des Mendiants.
 O Dieu! Tu es l'Empereur du Trône et du Siègre.
 Tu es le Créateur du Bœuf et du Poisson.

Mais c'est sans doute cette *Elégie funèbre* qui nous ramène le plus clairement aux sentiments de détachement des soufis (149).

O fils d'Adam! ô pauvre! ô enfant d'Adam!
 Ce monde est une maison d'ombre,
 Comme le rêve d'une nuit;
 Ce monde est l'ombre des arbres
 Qui, chaque jour, abrite un nouvel ami!
 Où est Salomon qui régnait?
 Où est Belkis qui était célèbre?
 Porte-toi bien! Ils ont quitté ce monde! (150)
 Où est Salomon le Prophète?
 Où est Belkis aux bijoux d'or?
 Porte-toi bien! Eux aussi sont partis sous la terre et les pierres!
 Où est Khidr? Où est Élias?
 Où le Derviche avec son chapelet et son bâton?
 Porte-toi bien! Eux aussi, sous la terre sont égaux!
 O fils d'Adam! En ce monde ne sois point cupide;
 N'accumule ni or ni richesse:
 Le monde, pour le Prophète de Dieu non plus, n'est pas resté!...
 Où est Hamza? Où est Ali?
 Où les Wélis? Où les Nébis?
 Dans le tombeau, ils sont devenus poussière!...
 Tout ce que Dieu fait, Il le fait bien!
 Bien et mal, Il l'accommode,
 Et les souffrances des cœurs, Il les fait vieillir! (151)

Dans les textes précédents, dont on ne peut nier l'authenticité, se rencontrent bien des termes usuels chez les mystiques musulmans: *'ilm*, connaissance, *sidq*, véracité, *haqîqat*, réalité, *ridâ*, satisfaction, *jud*, générosité, etc. Il ne serait pas difficile de relever, en arabe naturellement, dans les textes kurdes du *Libre de la Révélation* et du *Libre Noir*, les idées et le vocabulaire d'usage courant dans les poèmes mystiques soufis: *heqq* et *xelq*, réalité et création, *'erş* et *ferş*,

trône et tapis, *sûret* et *sifet*, image et qualité, les quatre *'enser*, éléments, les quatre *weqt*, époques, les quatre *rukn*, bases; *felek*, la voûte céleste, *qelem*, la plume qui écrit le destin de la créature, *ayin*, l'archétype, sans parler de la perle, *qetcher*, ni de l'oiseau, *teyr*. Certaines expressions feraient penser peut-être à l'influence de Ibn 'Arabi (m. 1240). En tout cas si ces pages sacrées sont anciennes, ce vocabulaire est tout à fait normal. Si ces écrits sont récents, comme d'aucuns le supposent, ils indiquent que les origines soufies ne sont pas totalement oubliées.

Ainsi donc, le souvenir des cheikhs soufis concrétisé dans leur *maqâm*, l'organisation hiérarchique de la secte, le contenu de prières et de textes sacrés parvenus jusqu'à nous, manifestent clairement, chez les Yézidis, une tradition soufie qui, pour être plus ou moins mêlée ou obscurcie, n'en demeure pas moins authentique en ses origines.

3. — Une mystique extrémiste.

On ne peut nier, je crois, après ce que nous avons dit de l'ambiance musulmane et de l'atmosphère soufie, l'origine islamique du Yézidisme. Pourtant les Yézidis sont aujourd'hui si éloignés dans leurs doctrines de l'Islam authentique, qu'on n'a voulu voir dans tout ce qui précède que des apports superficiels, sinon des emprunts factices d'une secte purement zoroastrienne ou manichéenne. Un mot ne veut rien dire, un geste ne signifie rien, une abstention même n'a pas de sens précis, mais une telle convergence de pratiques, de vocabulaire, de hiérarchie, ne peut être fortuite, ou simplement accidentelle. Il y a là quelque chose de foncier, auquel des détails pourront s'adjoindre peut-être, mais n'ajouteront rien d'essentiel. On s'étonne dès lors de la réflexion de Menzel à qui «il semble impossible qu'un ordre sûfi islamique ait pu dégénérer et se transformer en une religion aussi éloignée de l'Islamisme que le Yézidisme me» (152). A plus forte raison admettrons-nous difficilement le point de vue de B. Nikitine «plutôt porté à croire que les Kurdes yézidis n'avaient jamais été musulmans» (153). Les arbres ont-ils donc empêché ces auteurs de voir la forêt? Mais on ne peut fermer les yeux à l'évidence. F. Mrier l'a bien vu, qui écrit: «En un seul point du monde, le Soufisme fut subjugué par la religion étrangère et extirpé de l'Islam lui-même: c'est chez les Yézidis de Mésopotamie et de Perse» (154). Mais j'irai plus loin que ce savant professeur en montrant que dans l'Islam même, — et non forcément en des religions étrangères —, les Yézidis ont trouvé les pierres d'attente de leurs croyances hétérodoxes. C'est donc maintenant aux croyances caractéristiques des Yézidis qu'il faut nous arrêter pour

essayer d'en déceler l'origine. A prendre le procédé inverse, c'est-à-dire à examiner d'abord les croyances sans les replonger au préalable dans le milieu que nous avons évoqué, on risque en effet, et ce fut le cas pour beaucoup, de se fourvoyer et de faire du Yézidisme un syncrétisme anarchique où rien ne se tient et dont l'ensemble reste inexplicable (155).

a) *Récits légendaires des origines.*

Les histoires bibliques de la Création, telles qu'elles ont été transmises par le Coran, sont reproduites chez les Yézidis, nous dit Damlooji, mais revêtues d'une forme un peu différente des récits traditionnels, pour qu'elles coïncident avec leurs propres croyances. La « Perle Blanche » que Dieu a créée à l'origine, comme le rapporte le *Livre Noir*, pour être une idée manichéenne, n'en est pas moins déjà signalée dans un *hadith* attribué à Ja'far (156). Les Yézidis ne descendent pas d'Adam et d'Ève, comme l'ensemble de l'Humanité, mais d'Adam seul. On trouve des transformations analogues des récits traditionnels, par exemple, chez les Druzes avec leurs trois Adams. Signe évident de la fermentation des idées cosmogoniques dans les milieux islamiques de l'époque. — On a fait grand cas aussi des sept Anges auxquels Dieu aurait délégué ses pouvoirs, pour y voir une survivance zoroastrienne. Mais le nom que les Yézidis leur donnent sont déjà connus dans l'Islam (157). Ce n'est que plus tard qu'on a assimilé ces Anges aux éponymes des familles des Cheikhs actuels, avec bien des variantes et des contradictions d'ailleurs (158). — Outre les Anges, les principaux personnages que nous rencontrons dans les écrits et récits légendaires des Yézidis sont les plus populaires de la littérature ou de la tradition musulmanes: Salomon-le-Sage, *al-Hakim*, Belkis, Nûh et son Déluge, Nemroud, le Prophète Jonas, le mystérieux Khidr. Les récits du Déluge vont donner l'occasion d'expliquer le nom du village de Aïn Sefné, centre administratif du Cheikhan. C'est Aïn al-Safina, la Source d'où partit l'Arche pour aller fendre le rocher de Sinkloub, au Sindjar (159), avant de s'arrêter au sommet du mont Djoudi. Ainsi tout le périple du navire du Salut se fit en territoire yézidi. Cet accident du Sindjar, déjà connu de Yaqût (m. 1229) mit en vedette le rôle sauveur du Serpent. Mais celui-ci finit par exaspérer Noé qui, pour s'en débarrasser, le jeta dans les flammes. De ses cendres naquirent les puces (160).

b) *Incarnationisme et Métempsychose.*

Dès le début de l'Islam, certains extrémistes, les *Ghûlât*, ont poussé à bout certaines théories qui prirent pied aussi chez les

Yézidis. De même qu'Ali eut ses partisans farouches, Yézid I^{er} eut les siens. Or il se trouve que Cheikh 'Adi est un Merwanide, descendant des Omeyyades, et donc, a priori, partisan de Yézid contre les Abbassides qui supplantèrent sa dynastie. Or, nous rappelle Guidi (161), les Soufis ont été au Kurdistan de vaillants défenseurs de la cause omeyyade. 'Adi s'y retrouvait donc en un milieu favorable. Or certains partisans fanatiques, non contents de considérer leur Calife comme un Prophète, allaient jusqu'à lui attribuer la divinité. Cheikh 'Adi, qui reconnaissait qu'on ne devait blâmer ni 'Ali, ni Yézid, car ils étaient tous deux bons musulmans, s'efforça en vain d'arrêter le zèle de ses sectateurs. Lui-même d'ailleurs fut victime de ces exagérations, puisque, moins d'un siècle après sa mort, son tombeau remplaçait La Mecque comme lieu de pèlerinage. Certains de ses disciples le divinèrent aussi, comme les Alaouites divinèrent 'Ali (162). On a parlé parfois d'une Trinité divine, chez les Yézidis, composée de Tawûs Melek, de Yézid et de Cheikh 'Adi. D'autres, au contraire, ont identifié ces trois personnages. Il y a là, du fait d'auteurs européens, une vue trop systématique des choses, qui ne s'appuie que sur de vagues données et sur la confusion des sources et des commentateurs qui attribuent indifféremment à l'un ou l'autre de ces êtres supérieurs, telle ou telle qualité, telle ou telle activité.

La Métempsychose, qui nous paraît si étrange, qui permet aux élucubrations des *Koçek* de si bizarres assimilations, par exemple que Yezid et le Christ ne font qu'un, est une doctrine caractérisée du *Ghuluw*. Les Druzes, qui précédèrent de peu la naissance du Yézidisme, l'admettent également, ainsi que les Nosairis. Cette doctrine d'ailleurs a contaminé de même certains théologiens motazilités, comme Ibn Hayit et Ibn Yanoush, ou Qarmates, comme Abou Ya'qoub Sijzi, qui l'admet aussi, si elle est intra-spécifique. C'est ce que nous rappelle L. Massignon (163). En tout cas, si les différentes formes de métempsychose (*tanâsukh*), signalées chez les Yézidis, ne sont pas des explications et systématisations dues à la plume savante du P. Anastase (164), on est bien forcé d'admettre que tout ce vocabulaire qui les exprime: *rasakh* (stagnante), *masakh* (dégradante), *fasakh* (dissidente), ou *nasakh* (copiante), n'a rien de spécifiquement kurde (165).

c) *Le Diable: réprouvé ou digne d'amour?*

Cependant ce qui frappe le plus l'imagination dans la religion yézidie, c'est à coup sûr, le culte de Satan sous la forme de Paon. Aussi appelle-t-on ordinairement les Yézidis «Adorateurs du Diable». C'est principalement en se basant sur ce fait qu'on a cru pouvoir

reconnaître dans leur religion un héritage du dualisme iranien. Inutile de remonter si haut car bien des mystiques musulmans sont loin d'avoir manifesté à Iblis des sentiments d'horreur et de haine. Il leur paraît en effet moins mauvais qu'à l'ensemble des simples fidèles. Il y a là d'ailleurs toute une tradition. Elle commence peut-être avec Tostari, soufi du III^e siècle de l'Hégire, célèbre pour son principe du disciple qui doit être pour son cheikh «comme le mort dans les mains du laveur», principe qu'on retrouve dans le «*Perinde ac cadaver*» de saint Ignace de Loyola. Tostari admettait que, comme toutes les créatures, Satan, préalablement pardonné, verrait Dieu au jour du Jugement (166). Il eut pour disciple le fameux Hallāj qui déjà sur le gibet, où il fut crucifié en 922, disait encore : «Mes amis et maîtres sont Iblis et Pharaon. Iblis fut menacé du feu de l'Enfer et pourtant il ne se rétracta pas...» (167). Ce même Hallāj, dans son *Kitāb al-Tawāsin*, mettait ceci dans la bouche de Satan, et ce sont en fait ses propres sentiments qu'il exprime :

«Je Te désire.
Je ne Te désire pas pour ma liesse :
Non, pour moi, je Te désire dans ma souffrance.
Ah ! tout ce qui m'était nécessaire.
Voici que j'en ai fait l'abandon.
Sauf de pouvoir être extasié d'amour.
Au fond de mes supplices !» (168).

Voilà certes un Satan bien différent de celui qu'on se représente d'ordinaire et qui ne peut pas ne pas exercer un certain attrait sur quelques âmes menées par leur sensibilité.

Ahmed al-Ghazali, frère du grand Ghazali (m. 1111), reconnaissait en Satan «le Seigneur des Monothéistes» (169). — Et Abd al-Qādir al-Gilānī (m. 1166), le «Sultan des Saints», comme l'appelle Dermenghem (170), racontant un de ses rêves, où il vit en songe le Diable maudit, se demande, sans pouvoir résoudre ce problème, comment le châtement infligé à Satan peut se concilier avec la prédestination (171).

Il est bon de se souvenir ici que les Yézidis gardent une dévotion spéciale à ces mystiques de l'Islam, dont ils visitent les *maqām* et lisaient autrefois les écrits. Ils se meuvent donc dans le sillage de leurs doctrines et suivent leur filière.

D'ailleurs les théories soufies favorables à la réhabilitation finale d'Iblis se sont maintenues chez certaines mystiques des confréries, sans parler des Yézidis. Ainsi Abd al-Karīm, Quth al-Dīn, b. Ibrahim al-Djīlī (1365-1428), descendant d'Abd al-Qādir al-Gilānī, admettait lui aussi, dans son *Traité al-Insān al-Kāmil*, qu'à la fin des temps «Iblis retrouvera la présence et la grâce de Dieu» (172).

Les Yézidis ne sont donc pas des isolés parmi les Mūsulmans, et non des moindres. Ce qu'il y a de certain en outre, c'est que beaucoup de soufis se refusaient à maudire le Diable, et même à prononcer son nom, par respect, tout comme les Juifs ne prononçaient et n'écrivaient jamais le nom de Yahvé (173). — De ce respect purement négatif au sentiment de vénération il n'y a qu'un pas. Les Yézidis vont le franchir. Satan est déchu, c'est entendu. Mais, en Orient plus qu'ailleurs peut-être, les Vizirs en disgrâce remontent souvent à la surface, s'ils n'ont pas été supprimés de suite. Il est donc bon de ne pas trop les accabler dans leur malheur, pour que, au jour de leur rentrée en grâce, ils n'aient point à se venger de nos mauvais procédés. C'est humain, trop peut-être, mais cela n'a rien à voir avec la doctrine subtile des Deux Principes qui gouvernent le monde.

Quant à se représenter Satan sous forme de Paon, cela non plus n'est pas spécial aux Yézidis. D'une part, avant d'être chassé du Paradis, le Cheitan était appelé *Tawûs al-Malaïka*, le Paon des Anges, à cause de sa Beauté, qui surpassait celle des autres anges, comme la beauté du Paon le met au-dessus des autres oiseaux (174); tout comme chez les Chrétiens, avant sa chute, le chef des Anges s'appellait Lucifer, le Porte-Lumière. D'autre part, certaines traditions musulmanes rapportent que le Paon servit d'intermédiaire à Iblis pour séduire nos premiers parents. Il était certes beaucoup plus attrayant que le serpent. « Dans les *Kisas* de Kisâ'i (36-39) et de Tha'labî (20), le paon (*tâ'ûs*) fait son apparition. Iblis tente de pénétrer dans le jardin pour séduire Adam, mais il est empêché par Dieu. Puis il rencontre le paon, chef des animaux du jardin, à qui il dit que toutes les créatures mourront, mais qu'il peut montrer l'endroit où se trouve l'arbre d'éternité. Le paon rapporte cela au serpent qui va trouver Iblis, et celui-ci se précipite dans la bouche du serpent; ainsi il pénètre dans le jardin, parle à Adam et Ève par l'intermédiaire de ce dernier, et Ève mange des fruits de l'arbre... » (175). Aussi Mandéens, Druzes et Takhtadjis, outre les Yézidis, se figurent-ils le Démon sous la forme de ce magnifique oiseau (176).

Un proverbe du Kent résume bien cette histoire qui dit que « le Paon a la splendeur d'un Ange, la démarche d'un voleur et la voix d'un démon ». (177).

Comme tous leurs voisins — Musulmans ou Chrétiens — les Yézidis ont nettement conscience du permis et du défendu, du Bien et du Mal. Ils adorent Dieu (*Xwedê*), à qui ils adressent leurs prières. Ils ne craignent pas l'Enfer qui, pour eux, semble ne pas exister, éteint qu'il fut autrefois par les larmes d'un fils d'Adam

et remplace par les vicissitudes et les purifications successives de la métempsychose. Mais ils aspirent aux joies du Paradis où, s'ils lui sont fidèles, Cheikh 'Adi les introduira sans jugement, sur un plateau posé sur sa tête. En réalité, la vénération dont les Yézidis entourent la personnalité d'Iblis ne s'adresse pas à l'Esprit du Mal. Ces soi-disant Adorateurs du Diable ne sont aucunement des Suppôts de Satan! Il ne s'agit pas pour eux d'obtenir de ce dernier leurs coudées franches pour pouvoir se livrer, en toute liberté et sans impunité, à tous les crimes, à tous les vices: ils ne sont pas pires que ceux qui les entourent. Mais c'est plutôt un sentiment d'espoir de réhabilitation, de rachat d'un malheureux, comme ils le sont eux-mêmes, parce qu'il est loin du visage de Dieu et, par conséquent, de confiance en la Miséricorde divine infinie. Le Yézidisme n'a rien du Satanisme pervers de dilettantes à l'affût d'émotions fortes et en révolte contre la vertu. En définitive, le culte de l'Ange-Paon est un poignant appel à l'Espérance!

IV

DE L'ISLAM A SATAN

Les considérations précédentes nous permettent d'aboutir, je crois, à deux conclusions certaines: les Yézidis sont des Kurdes et ils furent, à un moment donné de leur existence, en contact étroit avec Cheikh 'Adi (178). Ces deux faits entraînent-ils comme conséquence que les Yézidis sont des païens, convertis à l'Islam par ce cheikh musulman orthodoxe, qui ne réussit d'ailleurs qu'à leur donner une teinture de religion mahométane d'où ils se sont empressés de sortir? Ou bien étaient-ils déjà musulmans lorsque Cheikh 'Adi vint chez eux? La solution de cette question est indispensable pour connaître la véritable origine de cette secte. Pour la trouver, étudions la situation religieuse de cette région kurde où vint s'installer Cheikh 'Adi. Nous pourrions suivre alors l'évolution du Yézidisme qui se révélera en trois périodes:

- Une période d'établissement (vers 1130-1220).
- Une période de grand essor et de lutte (1220-1414).
- Une période de déclin (1414 à nos jours).

1. — *L'n terrain se prépare.*

Le principal centre religieux actuel de la secte, et qu'on pourrait appeler son berceau: le Cheikhan, a l'avantage d'être bien

connu des historiens anciens, tant chrétiens que musulmans. Les « Actes des Martyrs de Perse » nous montrent que les adeptes du Magisme y forment le fond de la population. Ce sont eux qui vont s'opposer à l'évangélisation de leur pays. Leurs *mobeds*, tout puissants à la cour des rois Sassanides, seront souvent causes de persécutions sanglantes, surtout sous le règne de Sapor II (309-363). Peu à peu le Christianisme s'étend. Des évêchés sont créés au Kurdistan. Au Concile de Séleucie, en 480, sous Yazdegerd, favorable aux chrétiens, siègent les chefs des diocèses de la province d'Adiabène, c'est-à-dire les évêques d'Arbelles, de Beit-Nouhadra, de Beit-Baghash, de Beit-Dasen, de Ramônin, de Beit-Mahqert. En 486, c'est en plein Kurdistan, à Beit-Adhré, devenu depuis le lieu de résidence des Émirs Yézidis, que le Patriarche nestorien Acace réunit le Synode de son Église. Nouveaux moines, futurs évêques seront souvent d'anciens Mages convertis, mais, dans leurs écrits, rien ne transparaîtra de leurs anciennes croyances qu'ils combattront sans relâche. Mais le paganisme maintient toujours ses positions.

A son tour l'Islam, dès l'occupation de Tikrit et de Hulwan, en 637, prit contact avec le Kurdistan. Sa'ad bin Abi Wakkas se dirigea sur Mossoul, où les districts à population kurde furent occupés, ainsi que al-Mardj ou pays de Marga, Ba-Nuhadra, Ba-Adhra, Hibtûn, Dasen, etc. Mais cette conquête fut loin d'islamiser entièrement le pays. Les troupes du Calife 'Omar se heurtent aux Kurdes d'Ahwaz et ce n'est pas sans effusion de sang qu'elles s'emparent de 'Chahrizor, en 643, de Berud et de Balasdjân, en 645. La chute des Sassanides (652) va pourtant accélérer la disparition de la religion officielle. A Surdash, en Irak, on montre encore les ruines du château du roi Julindî, qui prétendit s'allier au Diable pour repousser les armées du Calife 'Ali. Sous le règne des Omeyyades, al-Hadjdjâdj, en 708, ira châtier les Kurdes qui avaient pillé le Fars. Mais ces mêmes Kurdes vont soutenir contre les Kharidjites le Calife Merwan II (744-750) dont la mère était kurde (179).

Jean de Pénck (Finik, sur le Tigre), au VII^e siècle, et Théodore Bar Koni, en 791, parlent encore du culte de Tammouz qui subsistait de leur temps, et l'évêque nestorien, Thomas de Marga, dans son *Histoire Monastique* ou *Livre des Supérieurs* (180), n'est pas moins catégorique. Il nous rappelle qu'on trouvait encore dans le pays des Adorateurs du Soleil et des arbres touffus, ainsi que des adeptes du Magisme, et tout récemment encore, puisque le père du Patriarche nestorien régnant, Auraham (836-866), son contemporain par conséquent, était toujours attaché à ces antiques superstitions. Peu à peu cependant il semble que l'évangélisation

chrétienne progressât. Partout des couvents s'élevèrent et y devinrent célèbres par le nombre de leurs moines, leur science et leurs vertus. J'ai cité plus haut (p. 18) ceux qui se trouvaient certainement, au VIII^e siècle, dans la région, devenue depuis lors yézidie.

D'autre part, les Kurdes de la contrée, quoique déjà musulmans, en bonne partie, sinon en majorité, se revoltèrent plus d'une fois encore contre les Califes et leurs soldats.

En 839, le Kurde Dja'far bin Fahardjis, battu d'abord à Ba-Baghash, se replia sur la montagne de Dasen où il défit les troupes du Calife al-Mou'tasim. En 866, les Kurdes de Mossoul se joignent au Kharidjite Musawir. En 894, ils prennent le parti de l'Arabe Hamdan bin Hamdûn, qui s'était emparé de Mossoul; mais en 906, Mohamed' bin Bilal, de la tribu kurde des Hadhbani, dévaste la région de Ninive, mais fut finalement repoussé et battu, ainsi que les Humaidi et les habitants du Djebel Dasen, par Abdallah bin Hamdan. En 940, l'aventurier Daisam bin Ibrahim, à moitié kurde lui-même par sa mère, n'utilisait que des troupes kurdes pour ses expéditions en Azerbaijan. Par tous ces faits on voit que, au début de leur conversion à l'Islam, les Kurdes dans l'ensemble favorisaient plutôt le Kharidjisme et même certains d'entre eux avaient embrassé le Chiisme.

Tous ces troubles, rébellions, pillages, batailles que rapporte Ibn al-Athir de Djézireh, avaient eu leur répercussion sur la situation des Chrétiens. Quand Jean Bar Kaldoun écrivait en 1186 la *« Vie du Rabban Yousseph Bousnaya »* son Maître, mort en 979, la contrée chrétienne avait bien souffert et les couvents tout spécialement. Ce serait, disait-il, un châtement divin, à cause de l'infidélité des moines. Les pillages des tribus kurdes et des Musulmans kartavéens, appelés Hakkaréens, c'est-à-dire Hakkaris, et Ta'aliens, ne se comptaient pas, qui avaient plus d'une fois forcé les moines à abandonner leur solitude et à chercher un refuge ailleurs. C'est ainsi qu'en 977, tout le pays de Dasen fut dévasté et plus de 5.000 personnes massacrées par les Hakkaréens. Mais, en 980, ce sont les Kurdes Hakkaris qui se font battre, à leur tour, par l'Arabe 'Adud al-Dawla, qui crucifia les rebelles des deux côtés de la route, sur un parcours de cinq parasanges, entre Ma'altai et Mossoul. Quand on connaît la région, ces événements sont extrêmement évocateurs.

Au X^e et XI^e siècles, les Kurdes, on peut l'affirmer, sont entièrement islamisés. Sunnites dans l'ensemble, ils suivent l'école juridique de Chaféi (767-820). Ils vont même réussir à fonder de petits royaumes, plus ou moins indépendants, sur diverses parties du Kurdistan. Les Chaddadites (951-1174) règnent en maîtres à Gendj et à Ani; les Hasanwaihides (951-1014) exercent leur

domination au Khouzistan; les Banou Annaz (991-1117), originaires de Chahrizor, poussent leurs possessions jusqu'à Duhok et recueillent la succession des Hasanwaihides. Enfin la dynastie des Merwanides (990-1096), la plus brillante, dont les fiefs s'étendaient sur toutes les régions de Diar-Bekir, Khilat, Malezgerd, Ardjish et le nord-est du lac de Van, réussit, durant près d'un siècle, à maintenir l'unité politique de la plus grande partie des territoires kurdes.

La vie religieuse islamique marchait de pair avec la vie politique et sociale. Le Soufisme fait bientôt son apparition au Kurdistan. L'historien Muqaddasi, qui y voyageait vers 980, y trouva quarante soufis, qui portaient cilice et se nourrissaient de glands (179 bis). Un ancien brigand kurde converti, Abou Mohamed Ibn Chounboki, devint le maître spirituel d'un Kurde de Qalmini, Abou'l-Wafa al-Hulwani (m. après 1110) qui, le premier, reçut en Irak le titre de Tadj al-'Arifin. Il compte parmi ses disciples Madjid al-Kurdi. D'ailleurs de nombreux Kurdes, comme Abou Bekr al-Khabbazi, Suweid al-Sindjari, Ali ibn Wahhâb al-Sindjari, Matar al-Badarani et bien d'autres, avaient choisi les solitudes de leurs montagnes pour s'y exercer aux pratiques de l'ascèse et à la contemplation mystique (180). C'est en de telles conjonctures que parut Cheikh 'Adi.

2. — *L'aube radieuse d'une Tarîqa mystique (1130-1220).*

a) *Un saint fondateur.*

Ainsi donc, dans le courant du VI^e siècle de l'Hégire, probablement vers 1130, un ascète musulman, Cheikh 'Adi, désireux de solitude, venait fonder une *zaouia*, au petit village de Lalesh, dans les montagnes du Hakkari, à neuf heures de marche au nord de Mossoul. Mozaffer al-Din, gouverneur d'Arbelles, avait en sa jeunesse rencontré le Cheikh à Mossoul et avait gardé bon souvenir de ce «vieillard de taille moyenne, au teint brunâtre, et dont on disait beaucoup de bien». Ce seul témoignage d'un contemporain sur Cheikh 'Adi, rapporté par Abou'l-Barakat (1165-1239) dans une *Histoire d'Arbelles*, aujourd'hui perdue, est cité par Ibn Khalikan (1211-1282). Il était Châfi'i et les Kurdes, dont il était devenu le Cheikh, ou chef spirituel, le considéraient comme leur Imâm. nous dit Yaqût (1224). Il était venu de Syrie, des environs de Baalbek et son ascendant était grand sur les populations montagnardes du pays de Hakkari, où il s'était retiré et où il mourut à l'âge de 90 ans, au mois de Moharrem de l'an 557 de l'Hégire (1162 chr.), d'après Ibn al-Athir (m. 1223). Ces quelques renseignements précis

sont tout ce que nous savons de certain sur la vie, le caractère et l'influence de celui que les Yézidis considèrent comme leur Maître incontesté.

Nous savons d'autre part que le soufisme était alors en plein essor et Cheikh 'Adi est un soufi orthodoxe. On connaît certains de ses compagnons d'études qui devinrent des cheikhs célèbres, comme Oqeyl al-Mambidji, Hammâd al-Dabbâs, Abi'l-Nadjib al-Qâhir al-Suhrawardi, qui composa un petit ouvrage sur le Soufisme, à l'usage des commerçants, l'*Adâb al-muridîn*, et mourut à Bagdad, en 563/1168, Abi'l-Wafâ' al-Hulwanî, qui accueillit plusieurs Kurdes parmi ses 40 disciples dont 17 princes, et surtout 'Abd al-Qâdir al-Gilânî (1078-1166), fondateur de la célèbre *Tarîqa* des *Qadiriyya*, qui existe toujours et recrute de multiples frères au Kurdistan. La «Preuve de l'Islam», Abou Hamid al-Ghazali (m. 1111) fut aussi son correspondant.

On a conservé de Cheikh 'Adi quelques écrits, édités par R. Frank en 1911 (181). Les bons musulmans n'y trouvent rien à redire, car le cheikh est un sunnite intransigeant et ses conseils sont édifiants, car il exige de son disciple une culture sérieuse :

- Celui qui s'est contenté du *Kalâm* sans l'action s'est séparé de Dieu ;
- Celui qui s'est contenté de la Piété sans le *Fiqh* est sorti de la religion ;
- Celui qui s'est contenté du *Fiqh* sans la Crainte de Dieu s'est moqué de Dieu ;
- Mais celui qui a accompli ses devoirs, celui-là s'est sauvé !

Notre cheikh est aussi un des premiers soufis à avoir tenté de resserrer les liens entre le maître et le disciple, le cheikh et le mourid, le pir et le shagird. Il rappelle les devoirs d'un chacun :

- Le *Cheikh* est celui qui t'a réuni par sa présence,
qui t'a gardé par son absence,
qui t'a enseigné par ses mœurs,
qui t'a éduqué par ses voies,
qui a éclairé ton intérieur par ses rayons.
- Le *Mourid* est celui qui fait briller sa lumière,
avec les *foqara* par son amabilité et sa gaieté,
avec les *soufis* par sa politesse et son désintéressement,
ses bonnes manières et son humilité en toutes choses,
avec les *ulémas* par l'excellence de sa docilité,
avec les «Gens de la Glose» (*ma'rifa*) par son calme,
avec les «Gens des Stations» (*maqâmât*) par son unité (*Tawhid*) :

Par ailleurs 'Adi condamne le *Dhikr* et aurait affiché un certain mépris pour la prière publique, comme d'autres mystiques. Il insistait aussi beaucoup sur l'interdiction de la malédiction qu'il étendait même à Iblis.

b) *Des disciples trop zélés.*

Les historiens les plus anciens n'ont pas été sans signaler l'emprise d'un tel homme. Aussi, dès le début, des exagérations se manifestent à son endroit. Ses mortifications, ses jeûnes, ses miracles lui valent un grand ascendant dans tout le Hakkârî. Des légendes ne tardèrent pas à circuler sur son compte. Elles se concrétisèrent dans le *Kitâb Manâqib al-Cheikh 'Adî*, qui daterait déjà du XII^e ou XIII^e siècle. L'imagination kurde, avide de merveilleux, commence ainsi son œuvre. En effet son prestige fut grand sur la population fruste où il était venu s'installer : pauvres montagnards ou paysans kurdes, qu'attirait sa charité et que ses miracles ne pouvaient laisser indifférents. Bientôt il apparut aux yeux de ces fanatiques que leur Maître n'était plus soumis aux exigences de la nature : il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus, bien qu'il le fit parfois exprès devant eux pour les convaincre du contraire. Évidemment ce nonagénaire ne devait plus avoir grand appétit ni grand besoin de sommeil et il devait être passablement desséché. En effet « l'austérité, les privations de tous genres et les mortifications qu'il s'était imposées avaient tellement agi sur son corps que, lorsqu'il se prosternait pour la prière, on entendait le bruit que faisait son cerveau, en se heurtant intérieurement contre les parois de son crâne, et qui ressemblait au bruit produit par les cailloux qu'on remue dans une citrouille desséchée » (182). Les miracles qu'il avait opérés durant sa vie (183), firent en sorte que son tombeau devint lieu de pèlerinage fréquenté à l'instar des plus célèbres, ainsi que le constatait déjà Ibn Khallikan, moins d'un siècle après sa mort, puisqu'il écrivit son ouvrage *Wafiyât al-'A'yân* entre 1256 et 1274 : —

c) *Des successeurs fidèles à l'esprit du Maître.*

Cheikh 'Adî mort, sa succession passa au fils de son frère Sakhr, qui était resté au pays natal de Beit-Far. Il s'appelait Sakhr également et on le surnomma Abou'l-Barakât. Très aimé de son oncle, à cause de sa piété, il était venu spécialement de Syrie pour se mettre à son école. Les historiens, comme al-Lakhmî ou al-Hambalî, font son éloge. Son tombeau est vénéré près de celui de Cheikh 'Adî. Son fils, 'Adî Abou'l-Moufâkhir lui succéda. On ne sait rien de bien précis sur la direction spirituelle donnée par ces deux cheikhs à leurs ouailles. Ils marchèrent vraisemblablement sur la lancée de leur oncle. On ignore de même la durée de leur fonction. Damlooji (p. 83) l'estime à 60 ans pour eux deux. Ce qui nous mènerait aux environs de l'an 1220. Cette période est une période de grande prospérité pour l'Islam d'abord, aux prises avec les Croisés. Salah ad-Dîn, notre Saladin (1137-1193) montrera bientôt au monde

émervillé qu'un Kurde aussi peut être à la fois un modèle pour les Crovants et un exemple pour les Chevaliers. Pour le Soufisme aussi. En effet les grands ordres s'organisent. Il ne s'agit plus de simples écoles de mystique, les chefs s'efforcent de fonder de véritables confréries, *Tarîqa*, avec des sortes de couvents, *khanega*, où vivent quelques ascètes professionnels, qui revêtent un froc spécial, la *Khirqa*, symbole de leur adhésion et de leur agrégation à une tradition du Service divin qui remonte par degré au Prophète lui-même (184). La majorité des frères cependant vit dans le monde mais participe périodiquement aux cérémonies rituelles de l'ordre, dirigé par le successeur du fondateur ou *Khalifa*. — Al-Gilani (1078-1166) avait déjà fondé sa confrérie du temps de Cheikh 'Adi. A leur tour, Chehab ad-Din al-Suhrawardi (1144-1234) va fonder la *Suhrawardiyya*, et Nour ad-Din Shadhiili (1196-1258), la *Shadhiyya* (185). Rappelons qu'à la même époque, François d'Assise (+ 1226) et Dominique de Guzman (+ 1221) convertissent les foules chrétiennes d'Occident par l'exercice de la pauvreté et la pratique de la Prédication basée sur l'Évangile.

Ainsi donc, en moins d'un siècle de vie, la fraternité fondée par Cheikh 'Adi s'est solidement implantée. La dévotion envers le fondateur est forte et portée à l'exagération. Mais rien d'hérétique en tout cela et rien non plus jusqu'ici qui fasse soupçonner que les adeptes de la *Tarîqa* se sont éloignés tant soit peu de la voie droite de l'Islam.

3. — *Luttes intérieures et extérieures: Politique ou Mystique?* (1220-1414).

a) *Cheikh Chems ed-Din Hasan, l'hérésiarque* (1197-1246).

Tout va changer pour les disciples de Cheikh 'Adi avec l'entrée en scène de son troisième successeur, son arrière-neveu Tadj al-'Arifin, Chems ed-Din, Abou Mohamed, Hasan, cheikh des Kurdes (591-644 hég.) (186). D'après Ibn Châkir (m. 1361), il était extrêmement intelligent, plein de vertu et même poète; mais, au dire de cheikh Chems ed-Din al-Dhahabi (1274-1348), il n'arrivait pas à la cheville de son arrière grand-oncle. Il fit retraite durant six ans et demi et composa dans l'intervalle un ouvrage de mystique intitulé *Al-Djalwa li-arbâb al-Khalwa* qui n'a rien à voir avec le livre de la Révélation, *al-Djalwa*, aujourd'hui entre nos mains. De son temps, la confrérie se développa énormément et son ascendant était grand sur ses disciples kurdes qui n'admettaient pas qu'on pût le contredire. Il s'installa à Mossoul même, entra en relations avec Muhiy ad-Din, Ibn 'Arabi (1165-1240) lors de ses fréquents

séjours en cette ville et en subit assez fortement l'influence. Ce qui le fit dévier de la vraie foi islamique. Ibn Teymiya (1263-1328) et Abou'l-Firas Obrid-Allah (m. 1325) lui reprochent en effet de n'avoir pas empêché ses disciples de le porter aux nues et d'en faire un personnage surhumain. C'est probablement sous son règne aussi que le culte envers Cheikh 'Adi prit des proportions exagérées. Peut-être est-ce lui le responsable de l'*Hymne de Cheikh 'Adi*, dont nous avons parlé plus haut. Il est en effet l'auteur d'autres poèmes où se retrouve la même saveur mystique plus ou moins frelatée et qu'a publiés Damlooji. Hasan laissait dire et laissait faire, persuadé sans doute que la gloire du Maître rejaillirait sur lui. Un cheikh qui lui reprochait son attitude fut assassiné sous ses yeux par des Kurdes fanatisés. De son temps, aussi date l'exagération en Yézid, le Calife que l'on se mit à regarder comme un vrai Prophète. Au fond Hasan semble avoir voulu, en outre, jouer un rôle politique, conforme aux droits de sa famille, puisqu'il se disait Omeyyade. Mais le gouverneur de Mossoul, Bedr ed-Din Lou'lou', arménien favorable, dit-on, aux Chiïtes, le redoutait ainsi que les rezzous de ses Kurdes fidèles et craignait que le Cheikh ne les empêchât de dévaster à leur gré la région de Mossoul. Il le fit donc emprisonner et l'étrangla dans la forteresse, en 1246. Le Cheikh avait 53 ans. L'historien qui raconta le fait ajoute que, de son temps, on trouvait encore des Kurdes qui ne croyaient pas à sa mort et attendaient son retour. Vers la même époque, le célèbre mystique iranien, Djemal ed-Din el-Roumi (1207-1273) fondait à Konia, capitale des Turcs Seldjoukides, la fameuse Confrérie des *Melevi*, ou Derviches Tourneurs qui eut tant d'influence dans la Turquie des Ottomans, et chez qui on retrouve quelques théories et pratiques chères aux Yézidis. De son côté, huit ans après la mort tragique de Cheikh Hasan, donc en 1254, Bedr ed-Din qui pressurait tant qu'il pouvait les «enfants de Cheikh 'Adi», comme on commençait à les appeler (Bar Hebreus), envoya finalement ses troupes contre eux: il en crucifia une centaine, en massacra une centaine d'autres, donna l'ordre de couper leur Émir en morceaux qu'on suspendit aux portes de Mossoul. Puis il fit déterrer le cadavre de Cheikh 'Adi et fit brûler ses os» (187).

b) *La retraite mystique de Charaf après les ambitions de Damas.*

De telles aventures n'étaient pas pour rassurer les enfants, même les plus courageux, de Cheikh 'Adi. Un fils de Hasan Charaf ed-Din, qui avait été nommé gouverneur de Khartabirt par le Sultan mamelouk 'Izz ed-Din fut tué, ainsi que sa suite, par Angourk Nowin (1256). Les Mongols font en effet leur apparition

dans la contrée. Ces païens semblaient en bons termes avec les chrétiens du pays. Ceux-ci avaient travaillé à les évangéliser jusque chez eux et, par des mariages, avaient réussi à convertir certains chefs. Les Nestoriens, en pleine confiance, choisirent même un Mongol authentique pour Patriarche, afin d'être mieux protégés à la cour du Grand Khan (188). Jabalaha III (1281-1317) n'eut pas toujours à se louer de cette protection, surtout après que certains chefs eurent abandonné le christianisme de leur baptême pour embrasser l'Islam. Ces Mongols donc ne disaient rien qui vaille à nos Kurdes musulmans qui n'avaient pas tardé à en pâtir. Pourtant, conformément à cet axiome sociologique qui veut que, lorsque deux peuples se rencontrent, ils se font quelquefois la guerre, mais ils se marient toujours, il se conclut aussi des unions matrimoniales entre les envahisseurs et les autochtones. C'est ainsi que certains «enfants de Cheikh 'Adi» épousèrent des Mongoles. Le résultat ne fut pas toujours ce qu'ils en escomptaient. Un fils de Hasan même, Fakhr ed-Din, fut ainsi condamné et exécuté à Maragha en 1281 (189).

La famille jugea donc prudent de se réfugier en Syrie, dans l'espoir peut-être d'y conquérir quelque principauté digne d'eux. Le fils de Charaf ed-Din, Youssouf Zeyn ed-Din (190), s'installa donc à Damas, avec le titre d'Émir, avant de se retirer à Beit-Far, au berceau de sa famille. Il y vivait «comme un roi». Ibn Fadh Allah al-'Omari (m. 1348) décrit avec détails le luxe dont il s'entourait : tapis somptueux, vases d'or et d'argent, riche porcelaine de Chine, et les breuvages multicolores aux goûts non moins recherchés. Tous renseignements qui lui avaient été fournis par le Cheikh Chehab ed-Din, témoin oculaire, qui avait accompagné chez le Prince un émissaire du Sultan. Notre Émir avait fait tourner la tête à une Kurde de la tribu de Qaimour, dans la montagne entre Khilat et Mossoul, qui ne jurait plus que par lui, à qui elle avait donné toute sa fortune. Cette vie de plaisirs, loin de scandaliser ses disciples, ne faisait qu'augmenter son prestige. Aussi les autorités s'en inquiétèrent et l'emprisonnèrent. C'est dans sa prison qu'il aurait composé certains poèmes, publiés par Damlooji (191) et dans lesquels il énumère avec dégoût ses compagnons de geôle : poux, moustiques et souris, regrette le beau pays de Lalesh et prie Dieu de le délivrer par l'intercession du Prophète et de Cheikh 'Adi. C'est là qu'il mourut en 1297. Il fut enterré à Carafa, dans la *zaouia* de la fraternité *Adawia* qu'il y avait installée (192).

Le fils de l'Émir Zeyn ed-Din, 'Izz ed-Din Amiran n'eut pas un meilleur sort que son père. D'abord Émir à Damas, puis à Safad, il revint à Damas puis décida de se retirer à Mezzé. Sa popularité était grande parmi les Kurdes et on lui attribuait des visées

ambitieuses, royaume d'Égypte ou du Yémen. Ses partisans, tous Kurdes, vendaient leurs biens à vil prix pour en acheter chevaux, armes et munitions de guerre. Lui-même promit d'avantageuses fonctions à qui le suivrait. Tout cela finit par arriver aux oreilles du Sultan Al-Nasr, qui fit faire une enquête par Tenguiz, Naib de Damas, de 1312 à 1340. 'Izz ed-Din se déclara incapable de retenir ses partisans, à cause de leur croyance en lui et en sa famille. Le résultat fut qu'on le jeta en prison en 731/1330, où il ne tarda pas à mourir, en même temps qu'on s'emparait des membres de la famille qui se trouvaient à Carafa.

c) *L'expansion au Kurdistan (193).*

Si l'influence des chefs religieux et politiques de la fraternité était telle dans les grandes villes de Damas et du Caire, on peut penser qu'elle n'était pas moindre dans les montagnes du Kurdistan. Ces chefs étaient reconnus comme Kurdes désormais et nombreuses étaient les tribus kurdes qui se déclaraient vassales de ces Émirs et adeptes de leurs croyances. Les princes de Djézireh, qui se disaient d'origine omeyyade eux aussi étaient yézidis et avec eux les tribus: Daseni, Khalidi, Besiyan, Bohti, Mahmoudi, Dunboli, Barazi, sans parler des tribus du Sindjar. Un certain Cheikh Mend (194) qui se disait apparenté à Cheikh 'Adi, et qui avait reçu des Ayyoubides le fief de Qouseir, près d'Antioche, y propagea les doctrines nouvelles dans la région d'Alep, entre Hama et Marash, à Kilis, à Djoun, où les Yézidis du Djebel Sim'an ont maintenu la tradition. R. Lescot y a découvert et a publié (195) le diplôme d'initiation de Pir Mousa, le Dunboli, daté de 921/1515-1516, ainsi que la généalogie, à Damas, du poète Khalil Beg (m. 1959) de la famille Mardam, d'origine kurde également, datée de 1004, donc de la fin du XVI^e siècle. Ce qui montre que les liens des Yézidis avec la 'Adawiyya existaient encore et étaient reconnus. D'autre part, et dès le XIV^e siècle, on trouvait encore des Yézidis jusqu'à Hit sur l'Euphrate et Koubeisât.

d) *Premières réactions orthodoxes.*

Mais en quoi consistaient exactement ces doctrines nouvelles? Ce sont des contemporains qui nous renseignent, et pas seulement des historiens, mais aussi des apologistes qui les combattent bien sûr, mais avec le désir de les ramener dans le droit chemin, car il s'agit bien de Musulmans qui s'égarent. Pour Abou'l-Firas Obeyd Allah (m. 1325), dans sa *Réfutation des Réfadis et des Yézidis*, ces gens-là lisent le Coran de travers, car ils ont des théories spéciales

sur les points diacritiques, ils s'approprient les biens de ceux qui n'aiment pas Yézid et interdisent la prière publique (196). Ils préfèrent donc l'oraison intime dans la *khalwa* aux liturgies solennelles de la *Djami*. A son tour le spécialiste de l'étude des sectes musulmanes l'Imam Ibn Teymiya (1263-1328) a écrit une cinquantaine de pages à leur sujet (197). Il leur rappelle que Cheikh 'Adi était un saint authentique et que leur confrérie a compté de nombreux savants en *Kalām*, en *Fiqh*, en *Hadīth* et en *Tafsīr* et aussi beaucoup d'ascètes et de saints; mais que Cheikh Hasan a introduit chez eux des nouveautés, *bida'*. C'est lui qui a exagéré dans sa dévotion en Cheikh 'Adi et en Yézid. Et alors, à l'aide du Livre Sacré, des sourates du Coran, l'auteur veut leur montrer qu'ils ont tort de s'éloigner de l'enseignement commun. Ne tuez pas votre âme par la débauche, accomplissez les cinq piliers de la Foi, n'imitiez pas les Chrétiens et leur vie monastique, ni les Juifs qui ont tué leurs Prophètes. Pourquoi interdire ce que Dieu autorise? Pourquoi ces préférences entre certains Compagnons du Prophète, exalter outre mesure 'Adi ou 'Ali? Il n'y a pas d'autres dieux que Dieu. Supprimez ces pèlerinages aux tombeaux de vos cheikhs et recevez purement et simplement le Coran, Livre Sacré descendu du Ciel. On voit que dans tout cela les auteurs n'insistent pas sur le culte de Satan, qui n'était pas encore établi, mais uniquement sur l'exagération envers 'Adi et Yézid. Que les Frères restent fidèles à l'esprit de 'Adi et qu'ils traitent Yézid, comme il convient, ni Prophète ni Zنديq, car il ne mérite «ni cet excès d'honneur, ni cette indignité».

Mais ces avertissements arrivaient trop tard. Depuis la mort de Hasan, les événements avaient marché. — Religion et politique s'entremêlèrent. Des rivalités de féodaux et de cheikhs religieux finissent par provoquer des réactions violentes à l'expansion de cette secte devenue trop puissante. Un Émir de Djézireh, dans la foi du néophyte converti, envahit le Cheikhan avec ses alliés. Ils y mirent tout à feu et à sang. Le sanctuaire fut profané (1414) (198). Ce fut le commencement de la décadence (199).

4. — *Les ténèbres de la superstition* (1414 à nos jours).

a) *Abandon progressif de l'Islam.*

Une période de déclin commence maintenant pour cette Confrérie qui avait débuté dans la ferveur. C'est d'abord le retour à l'Islam originel, dès le XV^e siècle, de certaines tribus dont les aghas se convertissent (200), conversions qui se précipitent par des contacts, plus fréquents et plus intimes avec les Turcs et les Persans.

D'ailleurs l'instauration des deux Empires rivaux des Sultans ottomans et des Chahs safawis va rendre de plus en plus illusoire la possibilité pour les Émirs yézidis de jouer un rôle politique important.

Mais, d'autre part, c'est aussi l'éloignement de plus en plus poussé de l'Islam, chez ceux qui veulent rester attachés à leurs pratiques et croyances particulières. Persécutions et massacres, loin de les calmer, ne font que les enfoncer dans leurs idées.

Les ponts sont désormais coupés entre le Musulman, sûr de sa foi et de son bon droit, et le Yézidi, considéré comme *zendiq*, dont la vie et les biens sont «licites». Cheikh Abou Se'oud al-Amadi, dans sa *fetwa*, délivrée en 1530, ne les reconnaît pas pour être des 72 sectes autorisées dans l'Islam qu'ils ont renié. Ce sont des apostats, *murtaddûn*, qui suivent Yézid, qu'on doit maudire d'après les bons auteurs; ils donnent un associé à Dieu en la personne d'Adî bin Mousâfir; ils ont un amour tout spécial pour le Diable, le Maudit, et croient que Taous al-Malaïka a inspiré de la compassion à Allah! (201). Comme d'autre part ils massacrent les vrais croyants, on peut leur rendre la pareille sans scrupule.

On comprend dès lors la haine qui présidera désormais aux relations entre les adeptes des deux religions. Cette haine est relevée, vers 1655, par le voyageur turc Ewliya Tchelebi (202) et aussi par Febvre (1682) qui signale également leur respect pour le Diable et constate en outre qu'ils n'ont point de Livres Sacrés, mais qu'ils croient en la Métempsychose (203).

b) Les «bêtises» de Cheikh Fakhr et avilissement de la doctrine.

Au XVIII^e siècle, dans une *fetwa* célèbre de 1724 (204), le cheikh 'Abd Allah al-Rabatki note leur opposition au Coran, qu'ils couvrent d'ordures à l'occasion, à la Sunna, qu'ils accusent d'être pleine de mensonges, et aux Ulémas de l'Islam, auxquels ils préfèrent les «bêtises» de Cheikh Fakhr (205). Pour lui également, ils admettraient l'adultère et auraient un Livre, appelé *Djelwa*. Ils méprisent de même prières et jeûnes, car ils se contentent, disent-ils, de la «pureté du cœur».

Désormais, tous liens étant rompus avec l'orthodoxie, la voie est largement ouverte à toutes les superstitions et aux élucubrations doctrinales. La vénération des Yézidis pour Iblis s'est matérialisée dans les *sandjaks*. Les *sandjaks* sont ces immenses étendards que portent en procession les confréries musulmanes, lors de leurs fêtes et de leurs pèlerinages (206). Rabatki, à juste titre, nous signale l'adoration que les Yézidis portent au sandjak d'Adî, qu'il compare

à l'adoration des idoles. Il semblerait donc désigner par ce terme, moins un grand drapeau, que la statuette du Paon et son support, tels qu'ils sont utilisés aujourd'hui. Du symbole Taous al-Malaïka, traditionnel dans l'Islam, les Yézidis sont passés à sa représentation grossière en une statuette de bronze. Mais l'Islam ne les a pas habitués à ce genre de représentations symboliques. Il est difficile à des montagnards sans entraînement intellectuel de dégager de cette réalité matérielle le symbole que notre imagination humaine nous oblige à figurer sous des formes concrètes. Dans les premiers temps déjà ne leur reprochait-on pas d'attribuer à Dieu des qualités humaines matérielles, comme le manger et le boire? Ils ne sont pas loin dès lors de tomber dans l'idolâtrie, ce qui montre bien l'avalissement de leur pensée. Aujourd'hui, le Yézidi du commun qui dépose son obole dans le plateau, installé devant le Taous métallique qu'on a dressé devant lui sur une petite estrade, n'accomplit plus en fait qu'un geste idolâtrique envers un objet gros de magie. Il est bien loin de la noble pensée, trop raffinée, de son ancêtre qui invoquait le chef des Anges, à cause de sa dignité première à recouvrer. Peut-être quelque cheikh plus pieux a-t-il conservé quelque soupçon de cette idée que de grands théologiens musulmans ont défendue? Mais, en s'accumulant, les siècles ont fini par obnubiler l'esprit religieux de vénération et l'ont remplacé par l'esprit mercantile. Par manque de direction spirituelle éclairée, le Yézidi est tombé de la mystique, trop subtile à ses yeux, en des superstitions à la hauteur de ses besoins quotidiens, exacerbés peut-être par la misère des persécutions. Le cas n'est pas unique. Mais on voit la distance parcourue.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement dans le courant du XVIII^e siècle, le premier au début, l'autre à la fin, qu'ont dû être composés ou reconstitués les deux écrits sacrés: le *Djetwa* et le *Mishefa res*. Comme l'enseignement mystique était oral et que, d'autre part, dans les massacres périodiques, bien des cheikhs instruits ont dû disparaître, on peut s'imaginer que ces pages ont été recomposées de mémoire et adaptées en même temps aux circonstances nouvelles. Cela expliquerait, à la fois, leurs lacunes et imprécisions dogmatiques, et leur trop grande minutie dans les pratiques religieuses. On comprend aussi le secret dont on voulut les entourer.

c) *Le prix sanglant du fanatisme.*

L'histoire des Yézidis, à partir du XVII^e siècle, n'est plus qu'une lugubre nomenclature de pillages et de massacres. Ils sont connus désormais comme «Adorateurs du Diable» et, à ce titre, sont passibles de toutes les avanies. La liste est longue de leurs

misères. Elle a été relevée, avec plus ou moins de détails, chez les différents auteurs (207). Le nombre des victimes, au long de ces siècles, atteindrait le million, au dire de Damlooji (208). On ne peut nier non plus le rôle néfaste de certains chefs religieux. Si elles ne sont pas de simples exercices scolaires, les *fetwa*, délivrées par certains mouftis célèbres et reprises maintes fois au cours du XIX^e siècle, pour des raisons religieuses ou des motifs politiques, n'ont pas été sans répercussion sur l'attitude des tribus kurdes voisines, musulmanes orthodoxes en l'occurrence, mais toujours avides de pillages, comme l'a signalé Damlooji également (209).

Aujourd'hui, réduits en nombre et ayant perdu tout pouvoir politique, économique ou social, les Yézidis survivent en végétant. On leur a ouvert des écoles, en vue de leur ouvrir l'esprit et de les délivrer de leurs préjugés et de leurs superstitions. Il est intéressant de constater qu'en Arménie soviétique, ce sont d'anciens Yézidis qui sont à la tête du mouvement littéraire kurde. C'est là un changement radical, quand on pense à ce qu'était leur situation sociale avant 1914. Mais inutile de dire que leur Yézidisme a sombré dans le plus pur athéisme. En Irak, où ils vivent en majorité, ils sont toujours plus ou moins repliés sur eux-mêmes, sauf ceux qui se sont engagés dans l'armée ou qui ont fait quelques études pour devenir instituteurs. Ces intellectuels au petit pied s'intéressent à leur secte d'origine, comme à un aspect attrayant de folklore, susceptible d'attirer la curiosité des étrangers. Que leur reste-t-il de leurs croyances et de leurs pratiques? Les Yézidis du Djebel Sim'an sont grignotés peu à peu et depuis des années par l'Islam. Ils finiront sans doute par s'y retrouver tous quelque jour, si les Gouvernements responsables développent chez eux l'instruction et les améliorations sociales dans un esprit d'humaine compréhension. A moins qu'il ne soit déjà trop tard et que, comme beaucoup d'autres, les Yézidis, qui en ont fait l'amère expérience, ne subissent la fascination du Communisme pour qui, entre autres choses, «la religion est l'opium du peuple».

CONCLUSION

Dans les pages qui précèdent, il ne pouvait s'agir évidemment de retrouver l'origine de tous les points de doctrine et des moindres pratiques religieuses des Yézidis, comme la légende de la Voie Lactée ou l'interdiction de la couleur bleue, par exemple (210). Au moins pensons-nous avoir relevé l'essentiel, ce qui en constitue l'ossature, sans en rien omettre. Mais sur ce fond, qui ne paraît spécifiquement musulman, restent accrochées maintes coutumes et superstitions que l'Islam ne saurait revendiquer, pas plus qu'on ne peut le rendre responsable de déviations sorties pourtant de son milieu (211). Cela n'a rien d'étonnant. Lorsque Cheikh 'Adi vint s'installer au Kurdistan, il y trouve une population mélangée, comme elle l'est encore aujourd'hui. Ainsi que nous l'avons rappelé, malgré l'implantation du christianisme, nestorien ou jacobite, il restait des ferments de superstitions païennes. Tout cela ne s'est pas évanoui d'un seul coup, bien sûr, avec l'apparition de l'Islam, et des vestiges en étaient demeurés dans les masses populaires. Les Yézidis ne sont pas les seuls à en avoir hérité, et ne sont pas même les seuls à les avoir conservés. C'est un fait et n'a rien à voir avec le Yézidisme comme tel. En tout cas, beaucoup de ces restes avaient déjà été absorbés, sinon assimilés par l'Islam — ou si l'on préfère par des Musulmans du pays —, lorsque le Yézidisme, à son tour, y germa. Il ne s'agit donc pas d'emprunt, plus ou moins direct, à l'ancien paganisme ou aux religions qui avaient dominé la région, en une époque plus ou moins éloignée. On doit dire plutôt qu'on se trouve en face de vestiges au deuxième degré (212). N'est-ce point ce qui explique, en définitive, qu'on ait pu attribuer à cette religion tant d'éléments divers et de sources contradictoires?

Kléyat (Liban), 14 septembre 1960.

Thomas Bois, O.P.

NOTES

(1) Les statistiques sérieuses font défaut. Au XVII^e siècle, Febyre estimait le nombre des Yézidis à 250.000. A la veille de la guerre de 1914, Wigram, sans nous dire sur quoi il se base, n'en comptait plus que 120.000. En 1937, après une enquête détaillée, R. Lescot dénombrant 4.000 maisons environ de Yézidis au Djebel Sindjar, 400 au Djebel Sima'an et 270 en Dêzireh syrienne, soit environ 24.000 individus pour le Sindjar et 3.000 pour le reste de la Syrie. Damloji, en 1949, donne des chiffres équivalents pour le Sindjar, mais pour le Cheikhan et la région de Mossoul se contente de dénombrer 56 villages, sans en détailler l'importance. Abd al-Rezzaq Hasani (1951) n'est pas plus précis. Dans son voyage au Caucase en 1910, l'Émir Ismaïl Tchol comptait 72 villages avec un total de 3.500 maisons. Heyderi, dans un article kurde de *Rizgarî*, traduit en arabe dans *Al-Hurriya* de Beyrouth (n° 41 du 13 avril 1959) comptait 40.000 Kurdes dans chacune des Républiques d'Arménie, d'Azerbaïdjan et de Géorgie, ces derniers habitant surtout les villes de Tiflis et de Batoum et étant Yézidis en majorité. Mais le recensement officiel de l'U.R.S.S. ne donnait en 1939 que 45.856 Kurdes dont 15.000 Yéz'id s. Mais même les kurdologues soviétiques ne sont pas d'accord sur ces chiffres. Cf. A. BENNICSEN, *Les Kurdes et la kurdologie en Union soviétique*, p. 515, dans *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* (Paris), t. III, avril-juin 1960, p. 513-530. — Si l'on estime à 30.000 environ les Kurdes d'Irak, 3.000 ceux de Syrie, quelques milliers encore dispersés en Turquie et une quinzaine de mille en U.R.S.S., on voit que les Yézidis n'arrivent même plus à 50.000.

(2) R. MASON, *Feast of the Devil-Worshippers. Parade*, n° 159, 28 aug. 1943.

(3) S. MAXTON, *The Devil-Worshippers, dans Parade*, n° 324, 26 oct. 1946.

(4) J. P. DUFOURC, *Visite au peuple le plus oublié du monde: les Yézidis*. Dans *L'Orient*, numéros des 1, 4 et 5 mars 1953. La traduction arabe de ce texte avait d'abord été publiée dans *Al-Jnrida*, n°s 25 à 31 des 14, 15, 17, 18, 19, 20 et 21 février 1953. Mais la plupart des mots kurdes y sont défigurés et devenus entièrement méconnaissables, du fait de la transcription fautive de certaines consonnes. L'auteur qui a reproduit correctement, dans son texte français, l'orthographe kurde de Lescot, aurait dû avertir son traducteur de la prononciation des lettres C, Ç, S cédille et X, par exemple. A condition qu'il la connût lui-même. Ainsi le mot cheikh, qui s'écrit *Şêx* en Kurde, est translittéré *Seks* dans le texte arabe. On voit ce que cela peut donner quand il s'agit des noms de localités ou de tribus! Comment dès lors s'y retrouver? C'est à se demander même si le professeur a visité le Sindjar qu'il décrit si bien. Toutes les photos sont également de R. Lescot. On a oublié de le dire.

(5) M. d'ARLE, *Al Sindjar, chez les Adorateurs du Démon*, dans *Revue du Liban*, n°s 24 à 29 des 28 fév., 8, 13, 20 mars et 3 avril 1954.

(6) Ces détails, purement fantaisistes, sont dus à la plume (copyright) de PETER HESSLING, *Au cœur de l'Irak, en pays yézidi, il y a encore des adorateurs du diable*, dans *Le Journal d'Orient* (Istanbul) du 5 sept. 1956. — On ne s'arrêtera pas davantage à l'aspersion «du sang d'un taureau qui, orné de fleurs, vient d'être égorgé sur l'autel du sacrifice» à laquelle procéderaient les prêtres lors d'une fête au sanctuaire de Cheikh 'Adi, telle que la décrit A. CAUDIO, *En Irak, chez les Adorateurs des étoiles et du diable*, dans *La Revue du Liban*, du 14 mars 1959.

(7) La façon d'interroger demande beaucoup de doigté. Qu'on me permette un souvenir personnel. Dans l'été de 1928, j'étais jeune alors, je me trouvais au couvent des Dominicains de Mar Yacoub, à l'ouest de Duhok, où deux jeunes Yézidis, d'une douzaine d'années, de la famille des Émirs, étaient pensionnaires. Un jour, durant une promenade, après avoir posé toutes sortes de questions sur la façon de traduire en Kurde les noms d'animaux et d'objets usuels, je me risquais à interroger sur la religion: «Vous autres les Yézidis, est-ce que vous priez?» — «Bien sûr». — «Est-ce que toi, Choukri tu connais tes prières?» — «Évidemment». — «Est-ce que tu pourrais m'en dire une?» — «Et pourquoi pas?» — Et à mon grand désenchantement il commença à me réciter le Notre Père!... alors que je m'attendais à une prière au Diable ou au Soleil!

(8) Signalons simplement: H. C. LUKE, *Mosul and its minorities* (London, 1925), cap. IX, *The worshippers of Satan*, p. 122-137; W. B. SEADROOK, *Adventures in Arabia* (London, Harrap, 1928), ch. XIV et XV: *Among the Yezidees*: I. *In the mountain of the Devil-worshippers*, p. 265-288; II. *In the courtyard of the Serpent*, p. 289-308; J. P. ALEM, *L'auberge de Mimas* (Paris, Vigneau, 1946); II. *Les éteigneurs de lampe: Les Yézidis* (romancé), p. 85-162; D. STEWART, J. HAYLOCK, *New Babylon, A portrait of Iraq* (London, Collins, 1956), c. XVI, *Yezidia*, p. 150-173; J. LEROY, *Moines et Monastères du Proche-Orient* (Paris, Horizons de France, 1957), ch. VIII, *Cheikh 'Adi, sanctuaire des Adorateurs du Diable*, p. 252-269.

(9) M. FEBVRE, *Teatro della Turchia* (Milano, 1681), p. 343-352; *Théâtre de la Turquie*, trad. franç. de l'auteur (Paris, 1682).

(10) LAMMENS, S. J., *Le Massif du Cebal Sin'an et les Yézidis de Syrie*, dans M.F.O., II, 1907, p. 366-394. Du même, *Une visite aux Yézidis ou Adorateurs du Diable*, dans *Rérelations d'Orient*, 1929, p. 157-173.

(11) R. BIDAWID, *Mosul in the 18th Century: according to the Memoir of Domenico Lanza*. Trad. arabe de l'italien (Mosul, 1953), p. 63.

(12) GARZONI, O. P., *Notice sur les Yézidis*, dans *Viaggi e oposcoli diversi di Domenico Sestini* (1807), trad. fr. par S. de Sacy (1809) in *Description du Pachalik de Baghdad*, par MXXX, p. 191.

(13) G. CAMPANILE, O. P., *Storia della regione del Kurdistan e delle sette di religione ivi esistenti* (Napoli, 1818), cap. IV. *Habitanti del Kurdistan*, p. 146-165.

(14) G. P. BADGER, *The Nestorians and their Rituals* (London, 1852), I. — cap. IX, p. 105-110; et cap. X, p. 111-134.

(15) O. H. PARRY, *Six months in a Syrian monastery* (London, Cox, 1895), c. XVIII, *The Yazidis*, p. 252-262. — E. G. BROWNE, *The Yazidis of Mosul*, *ibid.*, p. 357-387.

(16) W. A. WIGRAM, *The cradle of Mankind* (London, Black, 1921, 2^e éd.), c. V, *The Temple of the Devil (Sheikh Adi)*, p. 87-110.

(17) LAYARD, *Niniveh and its remains* (London, 1845). Description de la fête de Cheikh 'Adi, p. 134-148 et p. 148-158 et passim.

(18) M. N. STOUFFI, *Le chef des Yézidis*, J. A., 7^e sér., t. XVIII (1880); *Notice sur la secte des Yézidis*, *ibid.*, t. XX (1882), p. 252-268; *Notice sur le Cheikh 'Adi et la secte des Yézidis*, *ibid.*, 8^e sér., t. V (1885), p. 79-98.

(19) M. NOURY BEG, *'Abede-i Iblis yakhad Ta'ifai bâghiye yezidiye bir Nazar* (Mosul 1323/1905). — *'Abede-i Iblis. Yezidi Ta'ifasinin i'tikâdâtı, eusâfı, hâsîlatı* (Istanbul 1328/1911). Traduit en allemand par TH. MENZEL, *Ein Beitrag zur kenntnis der Jeziden*, dans H. GROTHE, *Meine Vorderasien expedition* (Leipzig, 1911, t. I, p. 88-211).

(20) DJELAL NOURY, *Le diable promu dieu. Essai sur le Yézidisme* (Constantinople, 1910).

(21) LADY DROWER, *Peacock Angel* (London, 1941), 214 p.

(22) S. GAMIL, *Monte Singar. Storia di un Popolo ignoto* (Roma, 1900) 166 p. En 1874, un prêtre catholique de Ba'chiqa, Cacha Ishaq, composa en chaldéen

une assez longue étude sur les Yézidis, en dix chapitres, sous forme de questionnaire. Ce texte a été traduit en soureth (chaldéen vulgaire) par Cacha Ablahad, moine, à Duhok, le 5 mai 1887, pour le R.P. Bonvoisin, O.P., supérieur du couvent de Mar Yacoub. Le traducteur y avait ajouté quelques renseignements personnels. Le P. Giamil s'est servi d'une copie de Cacha Ishaq, faite à Alcoche le 15 février 1899. Ses commentaires n'offrent rien d'original. Cacha Ishaq est donc la source d'où proviennent les renseignements sur les coutumes et croyances des Yézidis qui seront leur apparition à la fin du XIX^e siècle. On voit, d'après son texte, qu'il connaissait déjà parfaitement le contenu du *Meshef res*.

(23) ISYA JOSEPH, *Yezidis texts*, dans *The American Journal of Semitic Languages*, t. XXV (1909), p. 111-156 et 218-254. — *Devil Worship* (Boston, 1919).

(24) J. B. CHABOT, *Notice sur les Yézidis*, J. A., 1896, texte syr., p. 102-117; trad. franç., p. 118-132.

(25) A. KHALIFÉ, S.J., *Al-Yazidiyya*, dans *Al-Machriq*, 1953, p. 571-588.

(26) ANASTASE-MARIE, C.D., *Al-Yazidiyya*, dans *Al-Machriq*, 1899 (8 art.), p. 32-37; 151-156; 309-314; 395-399; 547-553; 651-655; 731-736; 830-834. Ces articles ont été résumés presque entièrement et traduits en français par N. MOUTRAN, *La Syrie de demain* (Paris, Plon, 1916), p. 405-424, sous le titre : *Les Yézidiés, Adorateurs du Diable*.

(27) F. NAU, *Recueil de textes et de documents sur les Yézidis*, in R.O.C., XX, 1915-1917. Tiré à part (Paris, 1918), 117 p. — Le texte de Rabban Ramicho a été écrit en 1763 des Grecs (1451 ch.). Une copie en a été faite par Chammacha Auchana, fils de Thomas de Zibar, en 1899 des Grecs (1588 ch.). Cette copie a été transcrite deux fois par Stéphane Gorguis Reis d'Alcoche, d'abord en 1880, pour Chammas Érémi, puis le 27 mai 1912 pour le Pasteur Andrus de Mardin. Mgr Israel Audo, métropolitain de Mardin en a pris copie en juin 1912 et Rabban Ephrem, du Couvent de Mar Hanania de Mardin, l'a recopiée à son tour, le 30 octobre 1912. — Le texte publié par Nau comporte plusieurs parties: 1) Le récit de l'occupation du Couvent nestorien de Mar Yohanna et Icho Sabran (p. 56-64); — 2) Une histoire de Yézid de qui descendent les Yézidis (p. 65-67); — 3) Les croyances des Yézidis (p. 67-70); leurs chefs (p. 70-73); leur nombre, (p. 73). De tout cela, seule la première partie est authentique, car seule elle est annoncée dans le titre de la lettre (p. 56). Une note (p. 64) indique que ce récit a été composé d'après les Histoires ecclésiastiques qui sont à Maragha dans la cellule du Patriarche. Mais à l'époque où écrivait le moine Ramicho, il y avait bien longtemps que le Patriarche nestorien avait quitté Maragha. En tout cas, ce récit n'est lui-même qu'une broderie des textes d'Ibn al-Athir (m. en 1223) sur les païens Tirahi et de Bar Hebraeus (m. en 1286) sur les fils de Cheikh 'Adi. L'auteur s'embrouille dans les dates. Sa distinction entre 'Adi le musulman et 'Adi le Kurde ne repose sur rien. Le métropolitain d'Arbil (XV^e s.), son contemporain par conséquent, Icho'Yabh, dit Mar-Mqadam, affirme également que c'est bien le couvent nestorien de Mar Yohannan qui est devenu «Cheikh Adî». Mais il reconnaît explicitement que 'Adi était «ismaïlien», c'est-à-dire musulman et non païen, ainsi que son influence sur les habitants du pays. Et c'est lui qui a raison. Les parties 2 et 3 sont peut-être du copiste Stéphane lui-même.

(28) DAMLOOJI, *Al-Yazidiyya* (Mosul, 1949), 520 p. — On peut regretter dans cet ouvrage beaucoup de négligences. Les noms d'auteurs occidentaux sont souvent estropiés, ainsi Chabot devient Kâbot (p. 414) et Tâytot (p. 420) et Forbes se transforme en Fûris; les références et citations ne sont jamais complètement indiquées; le ton dans les discussions d'opinions étrangères manque souvent de sérénité. Une table des noms propres aurait facilité l'utilisation de ce travail si riche par ailleurs. — Mais on peut faire à cet auteur une critique beaucoup plus grave: il ne semble pas très soucieux de transcrire correctement

les textes. Ainsi, p. 102, il cite un texte de huit lignes de Ibn Fadl Allah, déjà donné par Teymour, p. 25. Il trouve moyen d'omettre quatre mots, d'en ajouter un et de changer l'orthographe de deux autres. Page 103, il reprend un texte de Ibn Hadjar, cité par Teymour, p. 26-27. Cette fois, en huit lignes encore, il omet trois mots, dont un très important parce que sujet à controverse: *beit*, au lieu de *bint*; il change les points diacritiques de cinq mots et surtout il écrit Mossoul au lieu de Damas!

(29) ADD AL-REZZAQ AL-HASANI, *Abdet al Shetan fil Iraq* (Saida, 1931), 84 p. — *Al-Yazidiyya fi hadhirihim wa nadhirihim* (Saida, 1951), 112 p.

(30) M. A. ZEKI, *Khulâset tarikh al-Kurd wal-Kurdistan* (Trad. ar. Le Caire, 1936), p. 310-314.

(31) S. SAÛH, *Tarikh al-Mosul* (Le Caire, 1923), p. 297-317.

(32) Dans *Hawâr* (Damas, 1932), n° 11, 15, 16.

(33) Dans *Kitâbna Hawârê* (1933), n° 5, 8 pages.

(34) O. SEBRI et S. WIKANDER, *Un témoignage kurde sur les Yézidis du Sindjar* dans *Orientalia Suecana*, II, 1953, p. 112-118.

(35) A. DIRR, *Einiges über die Jeziden*, dans *Anthropos*, XII-XIII, 1917-1918.

(36) TH. MENZEL, ses articles dans *Encyc. Isl.*, *Yezidi*, *Seykh 'Adi* (suppl.), *Kitâb el-Djilwa* (suppl.), outre sa trad. allemande de Noury (supra n° 19).

(37) PERDRIZET, *Documents du XVII^e siècle relatifs aux Yézidis* (1903).

(38) A. MENANT, *Les Yézidis, Episodes de l'histoire des Adorateurs du Diable* (Paris, Musée Guimet, 1892).

(39) FURLANI, *Testi religiosi sui Yezidi* (Bologne 1930), 124 p.; *Sui Yezidi*, dans *R.S.O.*, XIII, 1932, p. 92-132; *I santi dei Yezidi*, dans *Orientalia*, V, 1936, p. 64-83; *Gli interdetti dei Yezidi*, dans *Der Islam*, XXIV, 1937, p. 151-174.

(40) EMPSON, *The cult of the Peacock Angel* (London, 1928); R. C. TEMPLE, *A commentary*, *ibid.*, p. 161-222.

(41) D. STEWART, J. HAYLOCK, *op. cit.*, p. 158, signalaient la préparation d'un gros livre de 600 pages sur les Yézidis, par un instituteur Yézidi lui-même, FAÏQ SADIQ, dont le frère Rachid avait fourni des renseignements à Lady Drower. Mais cet ouvrage qui, d'après son auteur, devait «corriger maintes erreurs» n'a jamais vu le jour et, selon des renseignements qu'on m'a communiqués (1957), beaucoup moins volumineux qu'on l'annonçait, «n'apportait rien de neuf sur la question», au dire de M. Tewfik Wehbi qui, de son côté, préparait un article sur le même sujet.

(42) ISMAIL BEG CHOL, *Al-Yazidiyya qadiman wa hadithan* (Beirut, Amer. Press 1934, XVI, 136 p.; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 412-422, juge très sévèrement ce personnage.

(43) C'est probablement à lui que DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 321-324, fait allusion.

(44) Comme on le sait le *karchouni* est l'alphabet syriaque utilisé pour transcrire des textes arabes. Cf. L. COSTAZ, S.J., *Granulaire syriaque* (Beyrouth, 1955), p. 2.

(45) P. CHÉBLI, *Meqaleet fil-Yazidiyya*, dans *al-Machriq*, nov.-déc. 1951, p. 533-548; janv.-fév. 1952, p. 29-40. Tiré à part, 28 p.

(46) FORDES, *A visit to the Sindjar Hills*, dans *J.R.G.S.*, LX.

(47) E. G. BROWNE, *The Yazidis of Mosul*, dans O. H. PARRY, supra, n° 13.

(48) Voir les recueils déjà cités de I. JOSEPH (1908), BITTNER (1913), NAE (1918), FURLANI (1930). En arabe DAMLOOJI (1949), p. 121-124; A. HASANI (1951), p. 38-42, etc.

(49) O. H. PARRY, *op. cit.*, p. 252 et svs donne quelques détails sur ce curieux personnage, bavard et imaginatif, qui mourut dans un âge avancé en 1906.

(50) D'après Nau, *Recueil*, p. 15, n. 1, Érémiā faisait savoir, le 28 octobre 1892, à M. Andrus de Mardin que le Livre *Al-Djelwa* aurait été écrit en 558/1162 par Cheikh Fakhr ed-Din, secrétaire de Cheikh 'Adi, et que l'original en serait conservé chez Mollah Haidar à Ba'adré. Quant au *Livre Noir*, d'après une lettre du même au même du 9 novembre 1901, il serait dû à la plume d'un certain Hasan al-Bisri en 743/1342. L'original se trouverait chez le chef 'Ali de Qasr Izz ed-Din (Qasrendin) près de Semmel.

(51) P. ANASTASE-MARIE, *La découverte récente de deux livres sacrés des Yézidis*, dans *Anthropos*, VI, 1911, p. 1-39. — Les traductions du Père sont rarement littérales. Elles sont toujours de belles infidèles qu'on doit examiner de près, car le traducteur aime les périphrases, les euphémismes, les expressions littéraires...

(52) L. M., *Les livres sacrés des Yézidis*, dans *Rev. de l'Hist. des Religions*, t. LXIII, 1911, p. 245-246; *ibid.*, t. LXIV, 1911, p. 264-265.

(53) M. BITTNER, *Die heiden heiligen Bücher der Jeziden*, dans *Anthropos*, VI, 1911, p. 628-629; *Die heiligen Bücher der Jeziden oder Teufelsanbeter (Kurdisch und Arabisch)*, dans *D.K.A.W.* (Wien, band LV, 1913), IV, 98 p.; *Die heiligen Bücher der Jeziden oder Teufelsanbeter* (fac-similé du texte kurde), *ibid.*, 1913, V, 18 p.

(54) A. MINGANA, *Devil-Worshippers. Their beliefs and their sacred books*, in *J.R.A.S.*, 1916, p. 505-526; *Sacred books of the Yazidis*, *ibid.*, 1921. Simple note de 3 pages.

(55) En effet, Mingana attribue la paternité de ces deux livres au Chemmas Érémiā qu'il accuse de les avoir forgés de toutes pièces avant 1865. Mais les preuves externes qu'il apporte (nulle trace avant Érémiā, secret impossible, lieux de conservation) ne sont pas convaincantes. Quant aux preuves internes, elles sont encore moins probantes. En effet, sa critique porte surtout sur le texte arabe, tel que publié par I. Joseph et qui n'est qu'une traduction. Elle pourrait donc être due au Chemmas si on en considère la langue, proche du vulgaire de Mossoul, et émaillée de tournures calquées sur le syriaque. Mais les soi-disant erreurs qu'il relève dans le *Black Book* ne s'y trouvent pas en réalité. Elles sont dans les Annexes et donc ses remarques tombent à côté. L'expression «The Prince of this world» (*Djelwa*, I, 4) qu'il croit d'inspiration chrétienne est une fausse traduction. Le texte kurde porte en effet: «A chaque âge est envoyé en ce monde un Grand et chacun de ces Grands accomplit son œuvre à son tour». — De même, la distinction entre clercs et laïcs «wordly» n'est pas non plus dans le texte kurde, mais dans les annexes. Seul le nom de Bêlzebub (*Livre Noir*, XXVI) pourrait avoir une saveur chrétienne, encore faudrait-il être certain que le nom fût inconnu des musulmans en contact avec les chrétiens, comme le sont les Yézidis. L'auteur s'attaque alors au texte kurde publié par Anastase. D'abord, dit-il, jusqu'ici personne n'a jamais supposé que les Kurdes aient une ancienne littérature, à part quelques chansons tribales. Mais c'est là une erreur. Chodzko, en 1857, et Jaba, en 1860, avaient déjà signalé la richesse de la littérature kurde écrite. Le plus ancien texte écrit kurde, qui est une prière chrétienne d'ailleurs, remonterait à l'an 1400 ou même avant, d'après Minorsky. Depuis 1916, date de l'article de Mingana, on est certes beaucoup mieux renseigné encore en ce domaine. Je me contenterai de renvoyer le lecteur à mon article *Coup d'œil sur la littérature kurde*, publié dans cette même Revue en 1955, p. 201-239. — L'auteur s'étonne ensuite qu'on ait traduit en arabe ce texte original kurde et ne voit pas l'utilité que les Kurdes peuvent en retirer. Sans doute, mais les Yézidis savent très bien l'intérêt que les étrangers portaient à tout ce qui touchait à leur secte. Mingana félicite alors le traducteur d'un texte qui «donne du fil à retordre aux meilleurs scholars en langues touraniennes et sémitiques». C'est tout naturel, puisque le kurde n'est ni touranien, ni sémitique, mais indo-européen. En tout cas, si ce texte pouvait avoir alors des difficultés pour un orientaliste en chambre

européen, peu familiarisé avec le kurde, il n'en allait pas de même pour un autochtone qui parle couramment le kurde, comme ce pouvait être le cas pour Érémiā, et qui, de toute façon, peut se faire aider sur place par un Kurde. La dernière chose qui tracasse notre critique et lui fait flâner la supercherie, c'est l'écriture «bien bizarre, ni hiéroglyphe, ni cuneiforme, ni syriaque, ni araméenne, ni hébraïque, ni arabe, ni oural-altaïque, ni ouïgour-tartare». — Eh! oui, mais c'est tout simplement parce que, si étrange que cela puisse paraître, il s'agit en réalité d'un alphabet spécifiquement kurde, aussi que l'a reconnu l'orientaliste Decourdemanche pour l'avoir retrouvé dans un recueil d'alphabets qu'il possédait (cf. NAO, *Recueil*, p. 15, n. 1). Peut-être est-ce le même que celui dont parlait le P. CAMPANINI, *op. cit.*, p. 116-117 : «L'Émir de Akar, Mûsa Bek, m'a montré un jour l'alphabet kurde que beaucoup de Kurdes croient ne pas exister. Il me disait qu'en vérité on ne trouvait aucun livre écrit en caractères kurdes, mais que pourtant on pouvait voir quelques feuilles volantes de poésies kurdes écrites en langue kurde que ledit Seigneur me montra. Mais, malgré mes plus chaudes prévenances, je n'ai pas réussi à l'amener à me donner une copie de cet alphabet. Il ressemble tout à fait au persan, sauf quelques lettres».

On peut reprocher à Mingana d'avoir fait porter sa critique sur la traduction arabe, sur des passages *hors-texte* et finalement sur un dialecte et une écriture kurdes qu'il ignorait. Des lors que reste-t-il de son argumentation? Absolument rien. Ce n'est donc pas le Chemmas Érémiā qui a forgé ce texte, qui n'est pas né davantage dans le milieu chrétien de Mésopotamie et qui peut être considéré comme plus ancien que le milieu du XIX^e siècle. — Les auteurs qui citent ces deux livres sacrés ne se reportent jamais au texte kurde qu'ils ne connaissent vraisemblablement que par ouï-dire. Et cependant, bien que n'en admettant pas l'authenticité, certains, comme Lescot et Mingana en tête, reconnaissent qu'ils contiennent des éléments authentiques de la croyance et des pratiques des Yézidis.

(56) Je ne sais vraiment pas sur quoi se base cet auteur (*Testi*, p. 131) pour faire remonter ces textes au Moyen Âge. Quant à l'affirmation d'Anastase (cité dans BITTNER, *op. cit.*, IV, 1913, p. 9, n. 1. que ce dialecte «n'est plus vivant aujourd'hui», elle ne me paraît pas non plus tout à fait conforme à la vérité.

(57) Plusieurs personnages sont connus sous le nom de *Hasan al-Basri*. On ne voit pas duquel il s'agit. — D'abord «une des plus fortes et des plus complètes personnalités de l'Islam naissant», Hasan al-Basri, né à Médine en 216/43 et mort à Basra en 110/728. (Cf. MASSIGNON, *Essai*, p. 174-201). Il ne peut s'agir de lui, bien qu'il soit parfaitement connu des Yézidis. — Un second mystique, Dja'far, b. 'Alī, b. Dja'far, b. Rachid al-Cheikh al-Mousnad al-Mou'ammār, Charaf ed-Dīn, al-Maqqari est connu aussi sous le nom de Hasan al-Basri. D'après Toghri-Berdi, il serait né à Mossoul en 604/1208 et serait mort à Damas en 698/1293 (cf. TEYMOUR, *op. cit.*, p. 18). Il a parfaitement pu connaître les *Aduciya* et être connu d'eux. Un troisième personnage à qui Chemmas Érémiā attribue nommément le *Livre Noir*, serait mort en 743/1342. Mais on ne le connaît pas par ailleurs. Reste Cheikh Hasan, Chems ed-Dīn, petit neveu du premier Cheikh 'Adī et dont les successeurs ont le pas sur tous les autres cheikhs yézidis (cf. LESCOT, *op. cit.*, p. 88). Les Yézidis lui donnent également le *leqeb* de Basri (TEYMOUR, *op. cit.*, p. 18; A. HASANI, *op. cit.*, p. 9, n. 1). Mais il est mort en 652/1254. Ibn Chakir (m. 1361) l'accuse d'être à l'origine de l'hérésie yézidie (LESCOT, p. 36). On lui attribue un *Kitāb al-Djilwa li erhāb al-Khalwa*, dont le nom ressemble à celui du second livre sacré yézidi aujourd'hui entre nos mains, mais n'a rien à voir avec lui. Tel est l'avis motivé de juges compétents comme Teymour, Lescot, Damlooji.

(58) Au XVIII^e siècle, un moufti kurde, Abd Allah al-Rabatki, accuse les Yézidis de préférer les «bêtises de Cheikh Fakhr ed-Dīn aux beautés du Coran»,

mais il ne nous donne aucun détail sur le personnage. Chammas Erémia sans plus de précision nous affirme de son côté que le *Kitabé Cilwa* serait l'œuvre de Cheikh Fakhr ed-Din, secrétaire de Cheikh 'Adi, écrite en l'an 558/1162. C'est peu vraisemblable. On connaît d'autre part un Fakhr ed-Din, fils de Cheikh Hasan, fils du second Cheikh 'Adi, et qui dut s'enfuir en Égypte. À son retour dans le pays, il fut pris et mis à mort par les Mongols en 1281. Mais on n'est pas très renseigné sur ses activités et sa vie. Le *Baba Cheikh*, qui est le chef suprême des Yézidis au point de vue doctrinal, se dit être de sa descendance. En tout cas, c'est de la pure fantaisie d'identifier cet auteur présumé avec Cheikh Fakhr ed-Din du Tabaristan (1150-1210) dont parle Emerson (*op. cit.*, p. 81), et à plus forte raison avec le chef druze Fakhr ed-Din ibn Qirqmas (1572-1635) (*ibid.*, p. 181).

(59) La version arabe d'ISMAIL BEG (*op. cit.*, p. 101-103) s'arrête ici aussi; mais le texte d'A. AL-HASANI (*op. cit.*, p. 40-46) et d'autres auteurs est beaucoup plus long. On y retrouve des éléments sur Mahomet, les Sandjaks, des coutumes yézidites que Cacha Ishaq nous avait déjà fait connaître; donc plusieurs années avant l'activité connue de Chammas Erémia en ce domaine. Rien ne permet de supposer que ce supplément faisait partie du texte kurde primitif que le copiste pressé du P. Anastase n'aurait pas eu le temps de transcrire.

(60) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 89, n. 1.

(61) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 135-140.

(62) A. TEYMOUR, *Al-Yazidiyya wa manshâ' nihlatihim* (Le Caire, 1347), 48 p.

(63) A. AZZAOU, *Turikh al-Yazidiyya wa 'asl 'aqidatihim* (Baghdad, 1354/1935), 230 p.

(64) M. A. GUTDI, *Origine dei Yazidi e Storia religiosa dell'Islam e del dualismo*, dans *RSO*, 1932, p. 265-300; *Nuove ricerche sui Yazidi*, *ibid.*, p. 377-421.

(65) R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar* (Beyrouth, Imp. Cath., 1938).

(66) LITZDARSKI, *Ein Exposé der Jeziden*, dans *Z.D.M.G.*, LI, p. 592-604.

(67) Dans *Rec. d'Archéol. Orient.*, t. III, p. 86. Cité dans NIKITINE, *Les Kurdes. Étude sociologique et historique* (Paris, 1956, 360 p.), p. 236, n. 1.

(68) *Suj Yezidi*, p. 116-119.

(69) WIGRAM, *Cradle*, p. 101.

(70) DROWER, *Peacock Angel*, p. 101. L'auteur est impressionnée aussi par les dessins de soleil, de lune, d'étoiles, qu'elle a relevés sur les montants des portes des sanctuaires yézidites. Mais ce sont là sujets d'ornementation qu'on peut voir un peu partout, notamment le soleil sur les tombes kurdes des hommes, sans signification particulière. cf. G. E. HOBARD, *From the Gulf to Ararat* (Edinburgh, Blackwood, 1917), p. 222; DR. K. BEDIR-KHAN, *Le Soleil Noir*, dans *Hawar*, no. 26, p. 14/418.

(71) Cette identification remonte également à CHWOLSON, *Die Ssabien*, p. 296, qui écrit: «Le Temple de Sheikh Shams est sans aucun doute un Temple du Soleil, qui est construit de façon à ce que les premiers rayons y tombent autant que possible». Sans aucun doute est bien téméraire. Cette citation se trouve chez H. O. PARRY, *op. cit.*, p. 359 note.

(72) Cf. R. LESCOT, *op. cit.*, p. 86, n. 3; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 41-43.

(73) Sur les *Chemisiré*, près de Mardin, qui n'étaient plus qu'une cinquantaine de familles au début du XIX^e siècle, qui n'ont rien à voir avec les Yézidis et qui doivent avoir disparu aujourd'hui, on pourra lire quelques lignes dans l'art. *Mardin* de V. MINORSKI dans *E.I.* et CAMPANILE, *Storia del Kurdistan*, p. 194-200.

(74) *Op. cit.*, p. 194, n. 5.

(75) J. M. FIEV, O.P., *Mossoul chrétienne. Essai sur l'histoire, l'archéologie*

et l'état actuel des monuments chrétiens de la ville de Mossoul (Beyrouth, Imp. Cath., 1959) donne p. 70-71 quelques explications de cette coutume d'après un très ancien écrivain nestorien. Nous en avons souligné quelques mots: «Le pseudo-Georges d'Arbil donne à cette orientation toutes sortes de belles raisons mystiques: nous nous tournons vers l'Orient pour adorer parce que c'est un lieu plus digne, le lieu de la vie, le lieu des saints, le lieu dont nous avons été chassés (Paradis terrestre), d'où le soleil se lève, dont nous avons tiré notre origine, un lieu loué par Dieu par la bouche des Prophètes, etc.».

(76) Feu Mgr Ph. Chauriz, évêque chaldéen, originaire de Se'ert, en Turquie, m'a rapporté autrefois que son père avait l'habitude de se tourner vers l'Orient pour faire sa prière du matin et il n'était probablement pas le seul. On peut ajouter que, dans la liturgie catholique, le Christ est souvent appelé Lumière et Soleil du monde. Par exemple, dans cette Hymne des Complies en carême: «O Christ, Toi qui es Lumière et Jour, Toi qui enlèves les ténèbres de la nuit, Nous Te croyons Lumière de lumière, Annonçant la Lumière du Bonheur». On trouverait beaucoup de textes analogues et personne, j'imagine, n'affirmera pour autant que les chrétiens adorent le soleil en le confondant avec le Christ. Pourtant, saint Augustin, commentant le passage de l'Évangile de S. Jean (VIII, 12) où Jésus se dit «la Lumière du monde» constate que les Manichéens ont identifié le soleil et le Christ Seigneur, mais il ajoute que la Foi de l'Église catholique réprouve cette croyance qu'il tient pour diabolique. (*Tract.* 34 in *Joannem*).

(77) Sur les différents sens de ce mot, voir J. CHELHOD, *Introduction à la sociologie de l'Islam* (Paris, 1958), p. 30 et 31 et 36, n. 1.

(78) Sur ce phénomène phonétique fréquent et normal où le *q* arabe ou turc et le *gh* arabe, persan ou turc, deviennent *kh* en kurde, par ex. *weqt* devient *text*, *teqîr* *texîr*, *neqs* *nexî* et le phénomène inverse où le *kh* arabe devient *q* en kurde, voir O. MANN, *Die Munqart des Mukri Kurden* (Berlin 1906) I, XXXVII et CELADET BÉDIR XAN, *Grammaire kurde*, (inachevée et hors commerce), n° 43, p. 34.

(79) ISYA JOSEPH, *Yazidi Texts*, p. 251, n. 40.

(80) Cf. G. BEZOLD, *Babylonisch-assyrisches Glossar* (Heidelberg, 1916), p. 284. — Ces deux derniers textes sont dans FURLANI, *Testi religiosi*, p. 52.

(81) D'après DANKLOOJ, *op. cit.*, p. 146-150, voici tout ce que les Yézidis ont emprunté au Zoroastrisme, à travers le Manichéisme, avant leur conversion à l'Islam: Croyance à l'existence de deux dieux, celui du Bien et celui du Mal; croyance à la Métempsychose: culte du feu (ils n'ont pas de lieu spécial, mais des lumières partout); recours aux hommes pieux, au moyen de vœux, de dons, en faveur des vivants et des morts; culte du soleil: sacrifices et poèmes en l'honneur des défunts. Un examen attentif montrera ce qu'il faut penser de ces soi-disant emprunts.

(82) Le culte du feu est caractéristique de la religion de Zoroastre. On devrait donc en retrouver des traces claires et abondantes chez les Yézidis, s'ils sont vraiment les survivants des Zoroastriens, comme le sont par exemple les Parsis. Or aucun voyageur, aucun historien ne signale ce culte. C'est d'autant plus étonnant que les Kurdes, en général, avouent souvent que leurs ancêtres étaient *majûsi* (Mages), et adoraient le feu. (Cf. P. SYKES, *The Caliph's last heritage* (London, 1915, p. 425). A la suite de Equiazaroff, Madame CHANTRE, *A travers l'Arménie russe* (Paris, 1893) a signalé à ce propos certains usages kurdes (p. 258): «Les Kurdes professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres est sacré, et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Un Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère

marie-t-elle son fils? Elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins on n'aime pas à se prêter du feu: c'est considéré comme de mauvais augure. On entretient le foyer, jour et nuit, pendant toute la durée du printemps jusqu'à ce que les brebis mettent bas». Ce même respect du feu et de la lumière se retrouve chez les *Kizilbash* kurdes d'Asie Mineure qui pourtant ne veulent avoir rien de commun avec les Adorateurs du Feu». (Cf. HASLUCK, *Christianity and Islam under the Sultans*, 2 vol., Oxford, 1929, I, p. 150. Ainsi donc si ces mêmes pratiques, qui ne sont pas un culte à proprement parler, se retrouvaient chez les Yézidis, ce serait, non point parce qu'ils sont Yézidis et que cela constituerait un aspect spécial de leur religion, mais parce qu'ils sont Kurdes tout simplement.

(83) Ainsi CHWOLSON, *op. cit.*, p. 812; A. MINGANA, *Devil-worshippers*, *op. cit.*, p. 512.

(84) LAMMENS, *Relations d'Orient*, p. 169.

(85) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 206.

(86) A. NEANDER, *Ueber die Elemente aus denen die Lehren der Jeziden hervorgegangen zu sein scheinen* (Berlin, 1850). —

(87) Cité dans NIKITINE, *op. cit.*, p. 231.

(88) Cf. MINORSKY, art. *Kurdes* de l'E.I.

(89) DRIVER, *The religion of the Kurds*, dans *B.S.O.S.*, 1922, p. 197-215; WIGRAM, *op. cit.*, p. 100, 127, n. 1, 205. Mêmes coutumes chez les Bakhtyaris. cf. BISHOP, *Journeys in Persia* (London, 1891), II, p. 101.

(90) TEMPLE, *op. cit.*, p. 174.

(91) HASLUCK, *op. cit.*, p. 175-179; 238-239 et *passim*.

(92) NIKITINE, *Les Kurdes, étude sociologique et historique* (Paris, 1956), p. 228-241.

(93) T. MENZEL, art. *Fazidi* dans *E.I.* «La conception erronée d'après laquelle ils adoreraient le Soleil est due au fait que le dieu suprême (Melek Taous) est désigné comme «Seigneur de la lune et de l'obscurité», et comme «Seigneur du Soleil et de la Lumière», col. 1230.

(94) BARTHOLD, art. *celebi* dans *E.I.*

(95) Rappelons que Marr rattache le nom même de Kurde au mot arménien «*kurto*» qui signifie «cunuquen». A-t-il jamais rencontré dans sa vie un vrai Kurde pour avoir osé un tel rapprochement? Et maintenant libre à lui d'affirmer que l'excellence des chansons populaires kurdes est due au fait que, dans leurs normes principales et leurs motifs, elles se présentent comme une richesse héritée du paganisme, plutôt qu'aux vertus personnelles chevaleresques de ce peuple, comme l'affirment en général les voyageurs et les savants. N'est-ce point ici encore considérer comme résultat acquis ce qui est précisément problème posé?

(96) NIKITINE, *op. cit.*, p. 230.

(97) Sur les couvents anciens de la région, l'ouvrage fondamental est évidemment *Le Livre des Supérieurs* de THOMAS DE MARCA, éd. BUDGE, *The Book of Governors* (2 vol., London, 1893). — Sur les couvents cités ci-dessus, *ibid.*, II, p. 574-577. — Le P. FIEV, O.P., dans un article de *Proche-Orient Chrétien*, IX, 1959, p. 97-108, intitulé *A la recherche des anciens monastères du nord de l'Iraq*, a relevé le nom d'au moins 58 couvents. — Sur les lieux-dits, vestiges d'anciens couvents dans la région, cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 168, n. 1.

(98) V. CUISNET, *La Turquie d'Asie* (Paris, 1891), II, p. 841. — Par ailleurs sa *Notice sur les Yézidis*, *ibid.*, II, p. 772-778 est pratiquement sans valeur.

(99) LAMMENS, *Le Massif du Gêbal Sim'an*, p. 369.

(100) On peut croire, et c'est tout ce qu'il faut retenir de la Lettre de: Rabban Ramicho, que le couvent de Mâr Yohanna et Ichô Sabran est bien devenu en effet le sanctuaire yézidi de Cheikh 'Adi; mais ce dernier (ou l'un de

ses successeurs?), pour s'y installer, n'a pas dû nécessairement faire usage de la violence. Il a pu trouver le monastère plus ou moins ruiné et abandonné.

Ce travail était déjà à l'impression lorsque m'est parvenu l'article de mon confrère J. M. FIEV, O.P., *Jean de Dailam et l'embroglio de ses fondations*, dans *R.O.C.*, N° (1960), p. 195-211. On y trouve tout un long passage sur le temple yézidi de cheikh 'Adi (p. 205-209). À juste titre, l'auteur nous met en garde contre le texte de Rabban Ramiélio, j'ai dit plus haut (note 27) ce que j'en pensais. — Mais je ne suis pas d'accord quand le R.P. se demande: «Les Yézidis sont-ils vraiment une secte musulmane?» (p. 208), (je crois que ce travail le convaincra); et quand il écarte «comme non probants les arguments apportés jusqu'ici en faveur de l'identification du temple de Cheikh 'Adi avec le couvent de Jean de Dailam et même avec aucun couvent» (p. 209). Qu'il ne s'agisse pas du couvent de Jean de Dailam, après tout c'est possible, et ce n'est pas là ce qui importe; mais qu'il ne s'agisse pas d'un couvent, c'est plus difficile à admettre. En effet, la cour avec son réservoir, les deux nefs, celle du nord étant surélevée de trois marches (vestige du *Béna?*), les chapelles latérales à gauche, où l'on pourrait reconnaître le martyrium et le diaconicon, avec sa réserve d'huile, ne diffèrent pas tellement du plan d'une ancienne église chrétienne, telle que la décrit le Révérend lui-même, dans *Mosoul chrétienne*, p. 70, 80-82. S'appuyer sur Badger pour renforcer une opinion contraire me paraît peu indiqué. Si Badger, en effet, est «un spécialiste, s'il en fut, des nestoriens et de leurs rites», il est malheureusement un mauvais guide en ce qui concerne les Yézidis, étant à l'origine de maintes erreurs sur leur compte, et tout spécialement dans le passage invoqué: «L'adoration du soleil par les Yézidis est un facteur suffisant pour expliquer l'orientation est-ouest» (p. 207). Les pages qui précèdent ont fait justice, je l'espère, de ce prétendu culte solaire. Le R.P. admettrait «une occupation monastique individuelle et dispersée de la riante petite vallée de Lalesh» (p. 209), et il cite une tombe d'un Mâr Hanna. — L'Émir Ismail Beg *ibid.*, p. 107-108) y ajoute d'autres noms chrétiens: Andrisi (André) Khayât, un Pir Khoshaba (Dimanche ou Dominique en chaldéen), un Mâr Gorguis, un certain Isibia (Eusébie?). Ces mêmes noms se retrouvent dans la liste de DASTOORJ (*op. cit.*, p. 184-185). Le Rév. WIGRAM (*Cradle*, p. 94, note), tributaire sans doute de Badger, considère aussi comme «highly improbable» que le sanctuaire de Cheikh 'Adi soit une ancienne église chrétienne, mais il ne nous en fournit pas les raisons. Par contre il en donne un plan (p. 95) et dit (p. 97, que c'est là un plan suivi fréquemment dans les églises chrétiennes les plus orientales! Il admet en outre que ce sont des maçons chrétiens qui ont bâti cet édifice (*ibid.*). Il n'en conclut pas moins: «Le plus qu'on puisse concéder c'est que des moines chrétiens aient occupé, pour un temps, à l'époque de l'Empire Romain, ce lieu qui fut sacré bien avant les chrétiens ou les Yézidis» (p. 94, note). Comprenez qui pourra cette façon de tourner autour du pot! En outre, le chapitre V (p. 87-110) que Wigram a consacré aux Yézidis renferme tellement d'inexactitudes grossières qu'on peut hésiter à le suivre sur ce point, comme sur tant d'autres. — Pour terminer, je me bornerai à poser aux archéologues la simple question de savoir s'ils ont rencontré souvent dans les montagnes du Kurdistan beaucoup de bâtisses, reconnues comme mosquées ou tekkiés musulmanes dès l'origine, et qui seraient situées comme le sanctuaire de Cheikh 'Adi dans une vallée semblable à celle de Lalesh et dont les constructions auraient même orientation et mêmes dispositions intérieures? Si oui, Cheikh 'Adi serait un cas parmi bien d'autres: sinon, il ne peut être qu'une ancienne église chrétienne!

(101) *La vie de Rabban Joseph Bousnaya* (+ 979, écrite par Jean Bar-Kaldoun en 1186, a été éditée et traduite par J. B. CHADOT (Paris, 1896). — Parmi les disciples de Cheikh 'Adi figure un certain Cheikh Qâ'id al-Bûzi (LESCOT, *op. cit.*, p. 232). Ne serait-il pas lui aussi originaire de ce même village?

(102) L'abbé TINKOJI, qui a traduit les textes chaldéens publiés par NAC, avec certains commentaires, a composé également une notice, restée manuscrite, où il rappelle que les villages du Cheikhan, aujourd'hui yézidis, portent des noms chaldéens, comme *Ba'adit*, lieu de refuge, *Ba'chiya*, lieu des contristés, *Ba-Hzam*, maison de vision; de même, au Sindjar, *Gubara* veut dire héros en chaldéen, *Tappa*, rivage, etc. Et il en concluait bien naïvement que les Yézidis étaient d'origine assyro-chaldéenne, au sens moderne du mot, car c'est ainsi qu'on désigne les Nestoriens aujourd'hui.

(103) Le P. ANASTASE, dans *Al-Machriq*, 1899, p. 397, rapporte également que des chrétiens lui ont certifié l'existence d'inscriptions indiquant le nom du fondateur du convent (de Cheikh 'Adi) et du Patriarche de l'époque. Mais les Yézidis les auraient enlevées et enterrées à l'entrée, par crainte que les Nestoriens ne revendiquent l'église. — En 1933, un prêtre chaldéen d'Alcoche, Cacha Yousseph Abaya, m'a affirmé avoir vu lui-même ces inscriptions autrefois. Mais peut-on se fier à ces témoignages? — La tradition n'est pas moins vivante en ce qui concerne les livres. WIGRAM, *The Cradle of Mankind*, p. 154, n. 1, note qu'un prêtre syrien lui aurait affirmé avoir vu entre autres livres les «Œuvres de Dioscore». — Un moine chaldéen, Cacha Ablahad, à la suite de sa traduction du travail de Cacha Ishaq rapporte que, d'après un cheikh ami, il y aurait dans une grotte du Sindjar, beaucoup de livres qui seraient des Bréviaires, des Antiphonaires, des Évangiles, etc.

(104) Il y a d'ailleurs plusieurs versions de cette aventure, v.g. ISMAIL BEG, *op. cit.*, p. 107-108; fr. BEHNAM, dans CHÉBLI, *op. cit.*, p. 544-545; I. JOSEPH, *Devil worship*, p. 96-103.

(105) Cette histoire signalée avec confusion par le P. CAMPANILE, *op. cit.*, p. 146, a été reprise par H. PONGNON, qui en a publié dans *ROC*, 1915-1917, p. 327-329, la traduction d'un texte syriaque.

(106) Comme tout barde qui se respecte et pour capter la bienveillance de ses auditeurs, fait dans ses chants allusion à leur présence et à leurs vertus, le Yézidi qui rapporte, par exemple, un récit ou une prière devant un chrétien attentif et sympathique, n'hésite pas à y introduire les noms de Jésus et de Marie. Ainsi Pir Hasan: «Tu nous as créé le Bonheur et le Plaisir; Tu nous as créé Jésus et Marie» (cf. NAC, *Recueil*, p. 26-27). Ces pieuses allusions ne sont pas forcément authentiques.

(107) Voir à ce propos une curieuse légende yézidie, sur le crucifiement et l'intervention du Paon, rapportée par BROWNE, *op. cit.*, p. 364-365.

(108) Au sujet du Baptême, Lady DROWER, *op. cit.*, p. 160, met les choses au point: «Yazidis, like Christians, go through the ceremony once only, but baptism is not vital to salvation, nor is looked upon as an admittance to the sect. It merely confers sanctity, purity and a blessing. It can be performed nowhere else, and if circumstance prevents a person from ever coming to Cheikh 'Adi, he is in danger of no pains or penalties. The ceremony may be performed late in life, but it is the duty of every yazidi parent to try to bring his children to the holy valley of the rite... The baby, child or youth is divested of all garments and immersed completely three times». — Mais rien sur la confession ou la communion.

(109) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 138, n.1, dit que les Yézidis n'ont jamais entendu parler de «vin consacré». — Quant à l'excommunication, fulminée par l'Émir à l'égard de certains capables, le même auteur (p. 65) lui donne une origine musulmane et non chrétienne, comme certains l'avaient suggéré. Et il cite le *Coran*, IX, 119. Cf. GAUDEFRY-DEMONBYNES, *Mahomet* (1957), p. 206-207. Il existe une histoire romancée de l'aveu public d'une faute grave et de son châtiment dans A. BRUNEL, *Gulusar* (Paris, 1946). *Chez les Yézidis, Adorateurs du Diable. Le suicide de Cheikh Gamo*, p. 121-143.

(110) Un simple exemple suffira. Dans l'*Hymne de Cheikh 'Adi*, au vers 58 (52 chez Damlooji), on a ce texte: «Je suis 'Adi, le Damascaïn, le Mousâfir». Le texte est clair et confirme la tradition des Yézidis qui fait de Cheikh 'Adi un Arabe, fils de Mousâfir, originaire de Syrie. Badger traduit de l'arabe: «I am 'Adi of the mark, a wanderer», et met en note de la page 114: «Le mot original est *ch-shamî*, que les Yézidis ignorants pensent signifier «le Damasçène», d'où ils disent fréquemment que Cheikh 'Adi vint de Damas. L'esprit du passage m'a guidé dans la traduction donnée ci-dessus qui est supposée par le contexte». — Dans ce cas, l'ignorant n'est pas celui qu'il pense!

(111) On retrouve en presque chaque religion des actes de culte quasi universels: prière, jeûne, pèlerinage, aumône rituelle, sans que l'on puisse parler d'influence et d'emprunt. Mais la manière de pratiquer ces actes religieux a déjà un caractère plus restrictif: prier en commun ou isolément, prier debout, prosterner, à genoux; jeûner jusqu'au coucher du soleil ou jusqu'à midi, en s'abstenant de toute nourriture et de toute boisson, en interdisant tels aliments ou tels autres, en telle saison de l'année, à l'occasion de telle ou telle fête; le pèlerinage sera collectif ou privé, facultatif ou obligatoire, à tel sanctuaire ou à tel autre; l'aumône peut se faire aux pauvres comme tels, ou à tels chefs religieux, à tel sanctuaire, au tombeau de tel saint. — Ces variations sont souvent en dépendance de l'intervention d'un chef religieux ou d'un point particulier de doctrine. En définitive les religions diffèrent moins entre elles par les pratiques extérieures du culte que par les idées, à base de doctrine plus ou moins élaborée, qui les motivent.

(112) Le nom même de Yézidi a été longtemps sujet à controverse. Nous avons déjà signalé ci-dessus (p. 14) la théorie de ceux qui en trouvaient l'étymologie en *Yezîd* ou *Yezdan*, Dieu en persan, ou en *Yezdem*, ville de Perse où se maintenait le culte du feu. Ces explications sont à rejeter. On soutient parfois que le nom Yézidi ne peut venir de Yézid, parce que les Kurdes prononcent Êzî, qui viendrait du persan. Ized qui signifie Dieu, et on aurait ainsi un nouvel argument en faveur de l'origine purement iranienne de la secte. — Mais c'est là ignorer un phénomène phonétique kurde. En effet, dans des mots d'origine étrangère, l'initiale *ya* se transforme en *ê*. Ainsi le mot arabe *yafim*, orphelin et les mots turcs: *çelek*, gilet, *yemîs*, fruit, *yegane*, sanglier, deviennent en kurde: *êtim*, *êlek*, *êmîs*, *êlane* (cf. Q. KURDOEV, *Kurdsko Russkij Slozar* (Moscou, 1960), p. 399-401. — Certains auteurs (P. Anastase, I. Joseph) suggèrent une autre hypothèse, et disent, d'après Chahrestani (1074-1138), que les Yézidis seraient les sectateurs d'un certain Yézid ibn Unaissa; mais celui-ci était un Kharidjite dont les partisans ont disparu avec lui (cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 165). Mais ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, les Yézidis se rattachent au Calife Yézid I^{er} (680-683), fils de Mo'awia. Dans le folklore yézidi, des légendes circulent en effet sur Mo'awia, barbier de Mohamed (?), et sur Sultan Êzî. D'aucuns récusent ce lien, sous prétexte que ce Calife n'a jamais fondé de religion et que Cheikh 'Adi n'a pu avoir de relations avec lui puisqu'il vécut plusieurs siècles plus tard. C'est bien évident. Mais cet anachronisme supposé est dû, non aux Yézidis, mais aux commentateurs qui ont mal compris et interprété leurs informations. Aussi n'est-ce pas de cela qu'il s'agit. Ibn Qoteiba (m. 276/889) constate que ce Calife fut critiqué par les uns et loué par les autres, même des sunnites des plus orthodoxes. Les uns insistaient sur ses qualités, d'autres sur ses crimes, surtout l'assassinat du neveu du Prophète, dont on l'accusa, mais aussi sa vie facile, son goût exagéré des plaisirs, du vin, de la chasse et Ibn Teymiya (1263-1328) fait remarquer qu'à cause de cela, les uns n'hésiteront pas à le maudire, en l'opposant à 'Ali; mais d'autres s'en garderont bien, tout en reconnaissant ses torts. Les Karamiya le regardaient comme le véritable Imam. — On doit donc s'attendre à rencontrer beaucoup de ses partisans, qui s'appelleront Yézidis, naturellement. As-Samani (m. 562/1166), dans son livre *Al-Ansâb*, dit qu'il a rencontré au cours de ses voyages en

Irak, à Hulwan, tout un groupe de partisans de Yézid ibn Mo'awia et qu'il nomme *Yézidiya*. Nous savons d'autre part que «outre les Hambalites, beaucoup de Chaféites s'abstenaient de maudire Yézid» (cf. LAMMENS, *Le Califat de Yézid I^{er}*, Beyrouth, 1921, p. 492) et, d'après le chuite Ibn al-Da'i (vers 1252), les Yézidis sont des Chaféites (*ibid.*, p. 513). Quoi qu'il en soit de ces partisans divers de Yézid, nos Yézidis, Kurdes du Cheikhan et du Sindjar, chez qui ils se recrutent d'abord, et les Kurdes sont dans l'ensemble chaféites, se rattachent à Yézid, par le truchement de Cheikh 'Adh, le merwanide. Le premier auteur à reconnaître ce lien et l'équivalence entre *Abu'eiya* et *Yézidiya* est Abou Firas 'Obeid Allah, dans son livre de la *Réfutation des Rafadis et des Yézidis*, écrit en 725-1324 (cf. DAMLOOJ, *op. cit.*, p. 163). — Les Yézidis célèbrent la fête de la naissance de Yézid, le 1^{er} décembre. L'Émir Ismaïl fait remarquer (*op. cit.*, p. 82 et 92) que c'est l'occasion de réjouissances spéciales, de danses, où l'on boit du vin et où l'on fait un gâteau, appelé *kléchu*. Les Yézidis semblent avoir hérité de Yézid son goût de la musique, de la danse et du vin, ce vin «la base de notre religion», comme le disait, en 1926, à un de nos amis, Hasan Beg à Ba'adri! — (Cf. *Tableau*).

(113) C'est l'ère des Séleucides qui commence l'an 312 avant notre ère. Ainsi sont datés les événements chez les historiens, Bar Hebraeus, par exemple, et cette façon de dater se retrouve dans les colophons de nombreux manuscrits syriaques, tel celui de Rabhan Ramicho.

(114) Dans son autobiographie, *Le Berger Kurde* (Beyrouth, 1947, p. 75, EREN ŞEMO raconte que cette particularité l'a fait prendre pour un Juif par les Russes Blancs qui l'avaient fait prisonnier. La même aventure est reproduite dans la deuxième édition, *Berbang* (Érivan, 1958), p. 136-137.

(115) GAMIL, *op. cit.*, p. 54.

(116) BADGER, *op. cit.*, p. 106.

(117) BADGER, *ibid.*, p. 129. C'est dans le Coran qu'aujourd'hui encore apprennent à lire les enfants de la famille de Cheikh Hasan, à qui seule sont autorisées lecture et écriture; cf. DAMLOOJ, *op. cit.*, p. 302.

(118) E. DERMENGHEM, *Le Culte des Saints dans l'Islam Maghrébin* (Paris, 1954). Cf. aussi G. BOUSQUET, *Les grandes pratiques rituelles de l'Islam* (Paris, 1949).

(119) Cf. H. MASSÉ, *Croyances et Coutumes persanes* (Paris, 1930), p. 392-396.

(120) Certains mystiques musulmans, comme Hasan al-Rasri et Hallaj, dont nous reparlerons plus loin, étaient déjà partisans du remplacement voire du Hadj (cf. L. MASSIGNON, *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane* (2^e éd. Paris, 1954), p. 62-63).

(121) Cette pierre noire est suspendue «*Beré resé miteq*». On doit la toucher de la main pour terminer son pèlerinage. Cf. O. SEBRI, *op. cit.*, p. 115.

(122) Ainsi l'avait déjà remarqué CHEMS AL-DIN AL-MOQADDASI (m. 1000), dans ses Voyages dans «Les Régions de la Terre», *Ahsar al-Tağāsīm*. Cf. SAUVAGEY, *Historiens arabes* (Paris, Maisonneuve, 1946), p. 68.

(123) *Op. cit.*, p. 208.

(124) H. LAMMENS, *L'Islam* (2^e éd. Beyrouth, 1941), p. 229.

(125) MENZEL suppose, art. *Yazidi*, dans *Enc. Isl.*, que les Yézidis ont emprunté aux Soufis Rafadis : 1) le secret de la doctrine ; 2) *al-waḥid* ; 3) l'importance donnée à beaucoup de cheikhs soufis. — Nous verrons qu'il y a beaucoup plus.

(126) Cf. R. LESCOT, *op. cit.*, p. 24, n. 3.

(127) On remarquera, avec A. J. ARDERRY, *Le Soufisme* (Paris, Cahiers du Sud, 1952), p. 61, 68, 69, que les Yézidis ont une vénération spéciale pour les soufis «ivres», c'est-à-dire dont les théories sont extrêmes, comme Bistami, par exemple, ou al-Hallaj, qui allait jusqu'à reconnaître qu'Iblis était un de ses «amis et maîtres».

(128) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 22, n. 1).

(129) GİAMİL, *op. cit.*, n° 61; KHALİFÊ, *op. cit.*, p. 577.

(130) Ces questions de généalogies sont naturellement sujettes à caution, mais ce qui importe en l'occurrence est moins la réalité du fait que la croyance, réelle ou supposée, des descendants bénéficiaires. -- On sait que les grandes familles princières kurdes s'enorgueillissent ainsi de remonter au Prophète et aux premiers Califes, ainsi que le rapporte le *Cherifname*.

(131) Sultan et Calife au petit pied, si l'on peut dire, l'Émir, au point de vue spirituel à pouvoir de juridiction, il n'a pas l'autorité doctrinale. Il est (ou était) maître de la vie et des biens des fidèles, il n'est pas maître de l'arcane des dogmes. Il représente la secte auprès du Gouvernement et jouit de privilèges pécuniaires importants, il n'est pas chargé d'enseigner la doctrine. Il tient le sabre, il ne détient pas le Livre. Il est la main et non le cerveau. Il peut être la force, il n'est certes pas la Connaissance. Ce rôle est tenu par le Baba Cheikh, conseiller religieux officiel de l'Émir. Il arrive que des conflits surgissent entre les deux autorités, la politique et la mystique, entre le Pape et l'Empereur.

(132) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 88.

(133) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 89; EMPSON, *op. cit.*, p. 101; DROWER, *op. cit.*, p. 27.

(134) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 44-46.

(135) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 90.

(136) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 91, n. 2; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 51-53; MASSIGNON *Essai*, p. 105.

(137) FÉVRE, *Testro...* (éd. ital.), p. 348-349.

(138) *Op. cit.*, p. 50-51.

(139) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 50, 69, 92, 93.

(140) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 95.

(141) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 54-63.

(142) Il ne semble pas qu'il faille considérer comme une catégorie à part le *ferres* ni le *nicevir*, sorte de sacristain que R. LESCOT (*op. cit.*, p. 97) croit être le premier à avoir signalé. En fait, GİAMİL (*op. cit.*, p. 40) et İSMAIL BEG (*op. cit.*, p. 82) en avaient déjà parlé.

(143) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 83-84.

(144) Les prières yézidiées publiées par le P. ANASTASE (*Al-Machriq*, II, p. 312-313), İSMAIL BEG, (*op. cit.*, p. 103-105) et ABD AL-REZZAQ (*op. cit.*, p. 56-57) sont pratiquement inutilisables, tant elles fourmillent de fautes dues à une mauvaise lecture des éditeurs qui, en outre, y ont introduit des gloses ou traductions. Mais on peut tenir compte de la prière dictée par Pir Hasan et publiée en kurde, avec traduction allemande, par MAKAS, *Kurdische Studien*, 1900, p. 40-41 et 42-43; İSYA JOSEPH a donné le même texte kurde et sa traduction en anglais dans *A. J. S. L.*, t. XXV. On en trouvera la traduction française dans *NAU, Recueil*, p. 26-27. — L'Émir Celadet BÉDIR XAN a publié *Quatre prières authentiques inédites des Kurdes Yézidis* (8 pages) dans *Kitêbxana Hawarê*, n° 5 (Damas, 1933). La première, Prière de l'aube, lui a été dictée par Şêx Heyder, fils de Şêx Nezir: les trois autres lui ont été fournies par İsmail Beg. — R. LESCOT en a publié une aussi (*op. cit.*, p. 70). «Le texte, écrit-il, nous a été dicté par 'Eli Wûso; il n'est valable que pour les prières adressées au soleil» (p. 70, n. 1). Mais, en fait, seule l'apostrophe du début, *O Şê Şims*, fait allusion (?) au soleil:

O Şê Şims, protège-nous contre le malheur et l'adversité;
Seigneur, sois bienfaisant pour Ta nation;
Seigneur, fais prospérer Ta nation;
Seigneur, protège nos enfants;
Seigneur, protège nos troupeaux;
Seigneur, notre témoignage est le nom de Tawûsê Melek!

(143) Texte anglais dans BADGER (*op. cit.*, p. 113-115); traduction française dans NAI, *Recueil*, p. 160-165; texte arabe, avec quelques variantes et lacunes, dans DAVILLOU, *op. cit.*, p. 94-95.

(146) Prière de Pir Hasan, dans Makas.

(147) Même prière, *ibid.*

(148) *Quatre Prières authentiques...* p. 6.

(149) Texte kurde, dans *Quatre Prières*, p. 7; traduction française dans Th. Bous, *Les Yézidis et leur culte des morts*, dans *Cahiers de l'Est*, Beyrouth, 1947, n. 1, p. 52-58.

(150) Il est assez curieux de rapprocher ce rappel de Salomon et de Belkis d'une reprise de la muqatta'a XXVIII de Hallaj: «Comment Satan a refusé d'adorer Adam», par Muayyad Janadi. Cf. MASSIGNON, *Divân de Hallaj*, *Cahiers du Sud*, 1955, p. 71.

Qu'est-ce que Adam dans l'Être et qu'est-ce qu'Iblis?

Qu'est-ce que le trône de Salomon et que Belkis?

(151) Le journal kurde *Raja Nû* de Beyrouth, 1943-1945, a publié un assez bon nombre de *Qeûl* ou *Ût*, prononcés par des cheikhs kurdes musulmans à l'occasion de funérailles. Mais il faut bien reconnaître que, tant pour le fond bien maigre que pour la forme assez vulgaire, ces élégies modernes restent bien loin derrière le *Dîr îne* yézidi reproduit ci-dessus.

(151bis) Dans le *Livre Noir*, dès le premier verset on lit que Dieu, après avoir créé une Perle Blanche, créa un Oiseau appelé... Comment se nommait cet Oiseau? Les différents auteurs ont tous lu son nom à leur manière: انفر, *Anghar* (Browne, p. 377 et X. Hasani, p. 40); انفر, *Anfar* (Wittner, p. 24 et Azzaoui p. 188); l'Émir Ismaïl Beg a انفر, *al-Fakhr* (p. 101) et le P. Khalifé انفر, *Atghar* (p. 586). Cela fait donc au moins quatre noms différents.

Nous verrons plus bas (note 157) d'autres fautes de lecture de noms propres dans les textes yézidis du Livre Noir. En outre, j'ai relevé au passage que, dans la seule page 382, Browne a écrit *Musquq*, au lieu de *Mosqof* (Russie) et *Bakhrasfi*, au lieu de *Bahzani*, village du Cheikhan. — Le P. Anastase, qui était membre de l'Académie arabe, n'en a pas moins fait lui aussi quelques erreurs de lecture. Dans ses articles de *Al-Machriq* de 1899, repris par le fr. Behnam, il parle d'un sandjak *al-sér kelâr* (1950, p. 547), et ailleurs du balâd *al-sed hadâr* (1951, p. 40) Montrant qui a traduit le P. Anastase (*op. cit.*, p. 405) parle à son tour des *Surahlar* du Caucase. Or, dans ces trois cas, il s'agit en réalité de la seule et même région kurde de *Serhedan* ou les Confins, à la frontière entre la Turquie et le Caucase.

Toutes ces erreurs — et on pourrait en citer bien d'autres — s'expliquent par une lecture désertueuse des manuscrits arabes où les points diacritiques voltigent au gré de la vivacité du scripteur, ce qui met le lecteur dans l'embarras, surtout lorsqu'il s'agit de noms propres de personnes ou de pays qu'il ne connaît pas.

Mais revenons à notre oiseau. Il est bien évident qu'aucune des lectures précédentes ne peut nous satisfaire et l'on a beau jeu alors d'incriminer un faussaire possible. Pour ma part, je propose de lire انقا, *'Anqâ*, oiseau fabuleux et que les dictionnaires arabes, persans ou turcs, traduisent par *Phénix*, ce qui irait parfaitement dans notre texte et son contexte. Sur cet oiseau, cf. CH. PELLAT, art. *'Anka* dans *Enc. Isl.* (2^e éd. 1956).

l'explique mon interprétation. Aucune difficulté pour la finale. Le *yâ* final *y* pouvait très bien être confondu avec un *râ* ر manuscrit.

Le *qâf* méliant *z* peut très bien se confondre également avec le *fâ* ف ou le *ghain* گ. Remarquons que le P. Khalifé, qui a lu un *tâ*, ت a donc trouvé les 3 points nécessaires: T GH et N Q, par simple déplacement.

Reste le *'ain* initial. C'est ici qu'il convient de se rappeler que les Yézidis sont des kurdes, pour qui les gutturales et emphatiques arabes n'existent pas.

A part les lettrés et les puristes — et les Yézidis n'en sont guère — les kurdes se soucient peu de l'orthographe arabe. C'est ce qu'avait déjà constaté Justi dans la Préface (p. VI) du *Dictionnaire Kurde-Français* de JANA (St Pétersbourg, 1879), où il donne de nombreux exemples où le Mollah kurde qui l'a aidé a écrit avec un *alif* beaucoup de mots arabes commençant par 'am; cf. aussi sur ce point, C. BÉDIR-KAN, *L'alphabet kurde*, n° 12, dans *Hawar*, n. 15 (23 janv. 1933), p. 7; *ibid.*, n. 17, p. 9 et 10. Dans une grammaire kurde récente, publiée à Baghdad en 1959, ABD ER-RAHMAN OUFİ, *Keyfa teta'allim al-lughat al-kurdiyya bidun mo'allim* p. 65, je trouve également le mot arabe *jua* intelligent, écrit à la kurde *jü*.

La cause me paraît donc entendue et l'oiseau mystérieux est le *Anqa* ou le Phénix.

Et ce nom est un lien nouveau entre les Yézidis et les mystiques musulmans, pour qui cet oiseau n'est pas un inconnu. C'est ainsi que le poète persan 'Iraqi (m. 1289), dans l'introduction à ses *Lama'at*, composées à l'imitation de Ibn 'Arabi, écrit ceci:

Je suis Anqa de l'Occident: invisible je rôde.
J'ai pris le Ciel et la Terre, de l'œil et du front...
Toute langue porte ma parole, j'entends par toutes les oreilles:
Étrange mystère, je n'ai ni langue ni oreille!
Puisque Moi Seul suis Toute chose qui vit.
Au Ciel et sur la Terre rien n'est pareil à moi.

On constate ici encore, dans ces vers cités par A. J. ARBERY, *Le Soufisme*, Cahiers du Sud, 1952, p. 122, l'analogie d'idées et d'expressions entre ce poème et les prières ou textes yézidis.

(152) TH. MENZEL, art. *Yazidi*, dans *Enc. Isl.*

(153) *Op. cit.*, p. 226.

(154) F. MEIER, *Soufisme et déclin culturel*, dans *Classicisme et déclin culturel dans l'Histoire de l'Islam* (Paris, 1957, p. 233). Du même auteur: *Der Name der Yazidi's*, dans *Westöstliche Abhandlungen, Festschrift für Rudolf Tschudi*, Wiesbaden, 1954, p. 244 sqq.

(155) Dans son *Histoire des Yézidis*, AZZAOUT relève chez eux maintes pratiques ou croyances soufies qu'ils ont poussées à l'extrême, par exemple les théories sur le Diable qu'il ne faut point maudire (p. 53-57); la métempsychose (p. 138) et toute l'organisation religieuse (p. 176).

(156) MASSIGNON, *Essai*, p. 237; cf. LESCOT, *op. cit.*, p. 55, n. 3.

(157) Voici la liste des sept Anges, telle qu'elle se trouve dans le texte kurde du *Livre Noir*, publié par Bittner: AZRAİL, DARDAIL, ISRAFAİL, MIKAIL, CIBRAİL, SEMMAIL, TURAIL. Ce texte kurde est le seul à donner TURAIL, dont la lecture est on ne peut plus claire, remplacé partout par NURAIL — Il y a quelques variantes dues la plupart du temps à des fautes de lecture des éditeurs. Le P. Anastase écrit MIXAIL et SEMMAIL. Signalons que, dans les écrits rabbiniques, Sammael identifié à l'Ange de la mort, prend la place de Satan, après le II^e siècle (cf. BONSIRVEN, S. J. *Le Judaïsme palestinien au temps de J. C.*, Paris, 1935, I, p. 245). Ismail Beg, que l'on eût pu croire mieux informé, nous donne deux listes (p. 73 et 101), dont l'ordre diffère entre elles et dont les noms ne coïncident pas avec ceux des listes habituelles. C'est ainsi qu'il n'a pas CIBRAİL, ce qui est pour le moins étrange, étant donné le rôle de cet Ange dans la Création. Il est remplacé ici, dans les deux listes, par ZARZAIL ? Il a aussi les deux fois SEMMAIL NUAIL (p. 101) est un lapsus évident. — De ces sept noms, quatre sont ceux de l'Islam officiel: «Jebra'il, the interpreter; Mikha'il, the rain-bringer; Azra'il, the angel of death; ...Azazil, the Devil masquarading as Asra'il; Isra'il, who is the same personage in Islam as the last, is the trumpeter at the Day of Judgment» (TEMPLE, *op. cit.*, p. 197). On retrouve ces quatre anges officiels, tant chez les Druzes que chez les Ahl-e Haqq, qui les uns et les autres y ajoutent un

cinquième. Chez les premiers, MATHACRON, de la tradition rabbinique (cf. H. GUY, *La nation druze, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique*, Paris, 1863, p. 207-208). De leur côté, les Abl-é Haqq ont RAZDAR «chargée de mystères» et qui serait un féminin ou hermaphrodite (cf. MINORSKY, art. *Ahl-i Hakk*, dans *Enc. Isl.* 2^e éd. 1956), p. 269 a. — On retrouve également chez les Druzes et les Abl-é Haqq ce même phénomène d'«incarnations» de ces Anges et de leur assimilation aux éponymes des familles de cheikhs actuels.

(158) Voici dans l'ordre ordinaire ces «incarnations» des Anges: TAWÛS MELEK, ŞÊX HESEN, ŞÊX ŞEMS, ŞÊX ABÛ BEKR, ŞÊX SECADIN, ŞÊX NASREDIN, ŞÊX FEXREDIN. — Ici encore Ismail Beg s'éloigne des sources communes. Voici sa liste: ŞEMSÉDIN, FEXREDIN, AMADIN, ABÛ BEKR, SECADIN, NASREDIN, YÉZID. Dans son autre liste (p. 73), MELEK TAWÛS remplace ABÛ BEKR. — On constate qu'il est le seul à nommer Yézid et à éliminer Cheikh Hasan. Il est le seul aussi à mettre en ligne Amadin. — On peut trouver étrange l'apparition de Tawus Melek dans la liste, puisqu'en principe il est identique à Azrail, qui est un ange aussi; et on remarquera avec étonnement que *Cheikh 'Adi* ne figure sur aucune liste. La raison en est sans doute qu'étant célibataire il n'a pas de descendants bénéficiaires directs. En effet DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 41-44, nous fait connaître les 3 dynasties de familles de cheikhs: 1) les *Adâni*, avec 6 lignées: Ş. HESEN, qui a le privilège de la lecture et de l'écriture; Şerefedin, Zengin, Ibrahim, Mûs, Yetime; — 2) les *Şemânî*, avec 7 lignées: Ş. ŞEMS, qui garde le siège (*Der Şebakê*) de Cheikh 'Adi, FEXREDIN, d'où sort le Baha Cheikh, Mend, SECADIN, NASREDIN, Behadin, AMADIN; — 3) les *Qâtânî*, avec deux seules lignées: les Émirs et ABU BEKR. De cette nomenclature pourrait-on dégager quelque lumière sur la fraction familiale d'où est sorti l'auteur du *Livre Noir* et sa date de composition? Peut-être? En tout cas, les Emirs sont hors jeu.

(159) Cf. AZZAOUT, *op. cit.*, p. 69; ISMAIL BEG, *op. cit.*, p. 76.

(160) ISMAIL BEG, *op. cit.*, p. 76; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 6-7; A. HASANI, *op. cit.*, p. 28. C'est à partir du Déluge qu'on nous signale que Dieu parla en kurde à Adam. — Peut-être est-ce le moment de parler du rôle du Serpent chez les Yézidis? Sur un montant de la porte du sanctuaire de Cheikh 'Adi, un serpent noir sculpté en relief a de tout temps excité la curiosité et la sagacité des visiteurs. En outre, dans la cour même du Temple, au-dessus de la porte de la chambre où est conservé du pain sacré, on peut voir des lions qui se font face, la gueule ouverte. Nulle part n'apparaît gravée une figure humaine. Un serpent figure également à droite de la porte du sanctuaire de Cheikh Chems, et tandis qu'un lion garde la gauche, un serpent levé se tient à droite de l'entrée du sanctuaire de Nasr ed-Din (cf. DROWER, *op. cit.*, p. 152, 153, 155, 161, 165). Faut-il voir là des traces d'un culte du Serpent, comme l'ont pensé certains auteurs, et qui serait, bien sûr, une survivance païenne? (WIGRAM, *op. cit.*, p. 101; NIKITINE, *op. cit.*, p. 248-252). Dans les récits de voyageurs au Kurdistan on parle souvent de grottes, où vivent des serpents, considérés plus ou moins comme sacrés, par exemple au Ilan Daghi (cf. MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 292-294). Nous avons déjà signalé plus haut (p. 26) que les cheikhs de la fraction Mend sont renommés comme charmeurs de serpents et guérisseurs de leurs morsures. Ce sont aussi des avaleurs de serpents. Les photos de Gidal, dans l'article de R. Mason et celle de Lady Drower, p. 16, sont évocatrices: mais on ne peut guère considérer ce geste comme un acte de culte, pas plus que le fait de jeter le serpent au feu, comme le fit Noé. R.C. TEMPLE (*op. cit.*, p. 196-197) estime qu'il n'est pas nécessaire de sortir de l'Islam pour expliquer l'importance donnée au serpent noir sculpté au portail du sanctuaire de Cheikh 'Adi et que baient tous les pèlerins. Et il raconte une légende arabe en rapport avec la Ka'ba à La Mecque: «Ibrahim creusa un trou, connu des musulmans du Hadj comme al-Akhsaf, dans la Ka'ba, pour un trésor, qui était fréquemment pillé

par les Arabes Jurhum, depuis longtemps disparus. En conséquence, un serpent, commandé par Allah s'installa dans le trou et garda le trésor. Mais plus tard il s'opposa à la restauration de la Ka'ba par les Koreichites et Dieu envoya un oiseau qui lit déguerpir le serpent». C'est évidemment une explication plausible. Mais je crois que c'est encore plus simple. Notons d'abord que le lion est le symbole des Ababeks, et que c'est à leur époque qu'apparut le Yézidisme. Des lions vont ainsi se retrouver partout, même au convent de Mâr Behnam, près de Nemroud. Mais, dans le poème de Chekh 'Adi que nous avons déjà cité, on peut lire ces vers (v. 35-38) mis dans la bouche même du saint:

Je suis Celui vers qui vint le Lion du désert:

Je l'ai réprimandé et il est devenu comme la pierre.

Je suis Celui vers qui vint le Serpent.

Et, par ma volonté, je l'ai fait ressembler à la poussière!

Signalons toutefois que ces vers ne sont pas cités dans DAMLOOJI, car ils sont illisibles, dit-il (*op. cit.*, p. 24). Ils ne l'étaient pas dans la copie lue par Badger un siècle plus tôt. — Masi, de toute façon, dans la légende du saint, rapportée par Mohamed Amin al-Omari (1728-1788) et citée dans SIOUFFI, *J.A.*, 1885, p. 80, on lui attribue plusieurs miracles. Entre autres «les lions et les serpents, qui vivaient dans son voisinage et le fréquentaient, étaient doués d'une douceur surnaturelle». Ne peut-on penser que ces récits légendaires ont été concrétisés en ces sculptures, dont les spectateurs d'aujourd'hui ne reconnaissent plus le symbolisme?

(161) GUIDI, *Nuove ricerche*, p. 407.

(162) TEMPLE, *op. cit.*, p. 163-164, est également d'avis qu'il faut traiter les Yézidis comme des *ghulât*. Il les compare aux 'Aliyu'llahi qui divinèrent Ali, et à d'autres sectes qui adoptèrent des croyances étrangères à l'Islam, comme l'incarnation (*hulûl*) ou la métempsychose (*tanâsukh*). Et il conclut (p. 166): «Les idées inorthodoxes attribuées aux Yézidis ne sont aucunement les plus étranges et il n'est pas plus difficile de les inclure dans le groupe (*fold*) musulman que mainte autre communauté hétérodoxe».

(163) MASSIGNON, *Essai*, p. 32.

(164) ANASTASE, *Al-Machriq*, 1899, p. 153.

(165) On peut rapprocher des rêves des kotchaks et de leurs révélations sensationnelles sur le sort des défunts, certains rêves de 'Abd al-Wahhâb al-Sha'râni (1493-1565) que nous rapporte A. J. ARBERRY (*Le Soufisme*, p. 148-150). On ne met pas en doute la probité et la droiture de cet auteur soufi, ni sa culture. Mais son manque de sens critique et ses tendances superstitieuses nous permettent de comprendre les extravagances de nos cheikhs yézidis. Quand il n'y a pas de contrôle doctrinal, on ne doit s'étonner de rien.

(166) MASSIGNON, *Essai*, p. 296.

(167) Cité dans ARBERRY, *op. cit.*, p. 68.

(168) MASSIGNON, *Al-Hallâj, le phantasme crucifié des docètes et Satan selon les Yézidis*, dans *Rev. Hist. des Relig.* 1911.

(169) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 32; cf. AZZAOUT, *op. cit.*, p. 56-57.

(170) *Op. cit.*, p. 321.

(171) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 51.

(172) Cf. H. RITTER, art. *al-Djili*, dans *Enc. Isl.*

(173) Cf. AZZAOUT, *op. cit.*, p. 53-60; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 154-161.

(174) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 9.

(175) J. PETERSEN, art. *Adam* dans *Enc. Isl.*, cf. aussi FURLANI, *Testi*, p. 29; AZZAOUT, *op. cit.*, p. 63-64.

(176) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 50.

(177) D. STEWART, J. HAYLOCK, *New Babylon*, p. 161.

(178) Nous avons déjà signalé bien des points de contact. On peut y ajouter

que de nombreux tabous ou prescriptions sont mis en relation avec Cheikh 'Adi. Par exemple, le col de la chemise est arrondi, comme la sienne; on ne mange pas de viande de gazelle, parce qu'il en avait un troupeau, ou parce que les yeux de la gazelle ressemblent aux siens; on ne mange pas non plus de laitue, parce que lui-même l'a dit, le *cecle nengque* provient également d'une habitude du cheikh, etc. De plus on conserve précieusement un certain nombre de reliques du saint: son siège, *ho shabe*, dans une famille de Cheikh Chems; son tapis de prière, *scadé*, chez le haba Cheikh; sa lampe, *siar*, qui se trouvait chez Ismail Beg.

(179) Les renseignements de ce paragraphe concernant l'islamisation des Kurdes proviennent de Ibn al-Athir (m. 1223). Ils ont été relevés par Mtsouksky, art. *Kurdes* dans *Enc. Isl.* Les renseignements sur la christianisation se trouvent dans les ouvrages déjà indiqués de THOMAS DE MAUREA, éd. Budge, II, p. 606-607; 633-636, et la *Vie de Joseph Barsanupha*, éd. CHAUVET (Paris, 1900), p. 54-55. Voir aussi J. B. CHAUVET, *Synodicon Orientale ou Recueil de Synodes nestoriens* (Paris, 1902), p. 53, et passim.

(179bis) A. MAZAMÉRI, *La vie quotidienne des Musulmans au Moyen-Âge* (Flacette, 1959), 6^e éd., p. 12.

(180) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 23-24.

(181) R. FRANK, *Scheikh 'Adi, der Grosse Heilige der Yezidis* (Berlin, 1911). On trouvera quelques textes du cheikh dans LESCOT, *op. cit.*, p. 27; AZZAOU, *op. cit.*, p. 34-38; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 78-80.

(182) MOHAMED AMIN AL-OMARI, *Minhal al-Arlihi wa mishrab al-'esliya'*, cité dans SIOUFFI, J. A., 1885, p. 80.

(183) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 28-29, n. 1, en rapporte quelques-uns d'après le *Kitab Manaqib*. — Il n'est pas toujours facile de se représenter l'enthousiasme de certaines foules pour les miracles faits ou à faire. Lorsque Mgr Berré, Délégué Apostolique pour la Mésopotamie et le Kurdistan mourut à Mossoul, en avril 1929, on dut faire appel à la police pour maintenir l'ordre. Par dizaines de milliers des femmes — chrétiennes et musulmanes — qui probablement ne l'avaient jamais vu de son vivant, défilèrent devant son cadavre qui resta exposé une journée entière dans l'église des Dominicains. Elles voulaient toucher ou baiser ses mains pour en recevoir sa bénédiction. Des femmes stériles passaient sous le cercueil pour en obtenir un enfant. C'est à la virginité du défunt qu'elles attribuaient cette grâce.

(184) Cf. ARBERRY, *op. cit.*, p. 97.

(185) Cf. ARBERRY, *op. cit.*, p. 97-103.

(186) Sur Cheikh Hasan, voir TEYMOUR, *op. cit.*, p. 18-21; AZZAOU, *op. cit.*, p. 46-48; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 84-90.

(187) D'après l'historien AL-FOUTI, cité dans AZZAOU, *op. cit.*, p. 46-47.

(188) Cf. *Histoire du Patriarche Jabalaha III*, trad. CHAUVET (Paris, 1895).

(189) D'après BAR HERRAËUS (m. 1286), *Chronicon syriacum*, éd. BEHJAN, p. 544. Sur Charaf ed-Din: TEYMOUR, *op. cit.*, p. 23-24; DAMLOOJI, p. 99-100; sur Fakhr ed-Din DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 100-101.

(190) Sur Zeyn ed-Din et son fils 'Izz ed-Din: TEYMOUR, *op. cit.*, p. 24-28; R. LESCOT, *op. cit.*, p. 104-106; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 101-111.

(191) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 106-111.

(192) La *zanua* de Carafa est devenue lieu de sépulture des cheikhs de la fraternité *Adawia*, qui elle est restée orthodoxe. Six tombes datent du IX^e siècle hég.. La dernière est celle de Chems ed-Din qui avait reçu la *khirqa* des mains de Ibn Touloun (1485-1548). Par la suite, ce sont les cheikhs de la confrérie des *Qadiriya* qui s'y sont fait enterrer. Cf. TEYMOUR, *op. cit.*, p. 29-41. La *zanua* a été incendiée en 1907.

(193) Sur l'expansion du Yézidisme au Kurdistan voir *Cheref-Nazir*, trad.

arabe de ROJBEYANI (Baghdad, 1953), p. 314-321; 322-336 et *passim*; R. LESCOT, p. 108-112.

(194) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 87; R. LESCOT, *op. cit.*, p. 206.

(195) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 225-234; 234-235.

(196) Sur Abou'l-Firas, cf. AZZAOU, *op. cit.*, p. 81-83.

(197) Sur Ibn Teymiya, cf. TEYMOUR, *op. cit.*, p. 44-45; AZZAOU, *op. cit.*, p. 16-17; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 422-427.

(198) Récit d'après *Al-Souloûk li ma'rifa dawlat al-Mouloûk* de MAQRIZI (1364-1442) cité dans AZZAOU, *op. cit.*, p. 112-113.

(199) Les causes ne furent pas uniquement politiques sans doute et on peut retrouver chez les Yézidis les mêmes motifs que A. J. ARBERRY signale pour le déclin du Soufisme en général (*Le Soufisme. Cahiers du Sud*, 1952, p. 139) «Du jour où des légendes de miracles vinrent s'attacher au nom des grands mystiques, les masses crédules devaient nécessairement aller à l'imposture plutôt qu'à la vraie dévotion; le culte des saints, contre lequel l'Islam orthodoxe s'insurgea en vain, encouragea l'ignorance et la superstition et confondit le charlatanisme avec la haute spéculation. Le scandale et l'insolence de la conduite, l'obscurité du langage devinrent la recette facile de la renommée, de la richesse et du pouvoir». Ne croirait-on pas que cet auteur fait la description du déclin du Yézidisme lui-même?

(200) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 120-121.

(201) Cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 428-432. Cet auteur semble mettre en doute l'authenticité du document, parce que le célèbre moufti cite des autorités antérieures à Cheikh 'Adi. Seulement on constate que le moufti n'utilise les autorités en question que pour blâmer Yézid et ceux qui le prônent trop, et il y en eut avant 'Adi. Dès lors l'argument de Damlooji n'a pas la valeur qu'il lui prête.

(202) Cf. AZZAOU, *op. cit.*, p. 114.

(203) FEBVRE, *Teatro*, p. 346-349.

(204) Il semble bien que ce soit en effet le Cheikh 'Abd Allah al-Rabatki qui soit l'auteur de cette *fatwa* célèbre. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 433-434 l'a publiée en entier et d'autres encore, p. 428-444; ainsi que AZZAOU, *op. cit.*, p. 84-89. TEYMOUR en a édité, sans nom d'auteur, le début (*op. cit.*, 7-9) qu'il avait trouvé à la suite d'un manuscrit de 'Alâ ed-Din al-Qonawi (m. 1329). De même, A. HASANI, *op. cit.*, p. 104-105, qui suit Teymour. Puis il en donne la 2^e partie qu'il attribue à Rahatki, d'après Azzaoui (p. 106-108). Le Dr Daoud Tchelebi (d'après Damlooji, p. 434) l'attribue à Cheikh Hasan al-Chivki, d'un village près de Klnés. Cette même *fatwa* sera reprise, sans indication de source, avec quelques éléments nouveaux, mais non originaux, par le Cheikh Abd al-Salâm al-Mardinien 1258/1842 (Damlooji, p. 407), dont AZZAOU, *op. cit.*, p. 79-81 publie le texte.

(205) Nous ne savons malheureusement rien de ce Fakhr ed-Din qui ne peut être le fils de Cheikh Hasan. Nous ignorons de même l'époque exacte à laquelle il vécut. Peut-être pourrait-on le situer vers le milieu du XVII^e siècle, ce laps de temps paraissant nécessaire pour qu'il puisse parvenir à la connaissance des étrangers à la secte, en l'occurrence à Rabatki qui en parla le premier.

(206) Le mot *sandjak* est un mot turc qui signifie deux choses: un étendard, puis une province, un district. Chaque province était représentée par un étendard spécial. Chez les Yézidis, les sandjaks sont des petites statuettes de paons, consacrées à divers personnages de la confrérie. Rabatki dit d'ailleurs sandjak de 'Adi et non de Malek Taous. Au début du XIX^e siècle sans doute, chaque statuette sera déterminée pour la visite de telle ou telle province, par ex. sandjak d'Alep, de Beyazid, etc. — On a fait remarquer que ce *paon* ressemble plutôt à un pigeon ou à un canard, et n'a rien à voir avec le magnifique paon, édité par Empson et Hasani. On a parlé parfois aussi de *Cog*. Cela nous ramènerait

aux croyances soufies au coq du Trône, dont parle al-Kasâi (cf. AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 62-67). Dans la reprise de la *fatwa* de Rabatki, le Cheikh Abd al-Salâm al-Mardîni (1842), au lieu d'un paon, parle de la figurine d'un *remi*. Il y a là sans doute une méprise, due peut-être au fait qu'on prête aux Druzes l'adoration de la statue d'un veau (cf. H. GUYSS, *La Nation Druze, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique*, Paris, 1863, p. 146).

(207) Par ex. AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 110-131; LESCOT, p. 122-128; DAMLOOJI, p. 485-514.

(208) Dans sa préface, p. *Sin* (XIII).

(209) *Op. cit.*, p. 443-444.

(210) Certaines coutumes, comme nous l'avons indiqué à la note 178, trouvent leur origine en une pratique qui remonterait à Cheikh 'Adi lui-même. Mais il en est une qui, jusqu'à présent, est restée inexplicable: l'interdiction de se porter des vêtements bleus. LESCOT, *op. cit.*, p. 76, n. 1, fait remarquer que «cette couleur joue un grand rôle dans les superstitions orientales». En effet les yeux bleus, chez les Kurdes, passent pour maléfiques et chez eux, comme chez les autres populations orientales, c'est une amulette de couleur bleue qui doit préserver leurs enfants du mauvais œil. AL-HASANI, *op. cit.*, p. 69, n. 1, fait appel au témoignage de Zamakhchari (1075-1144) qui, dans son *Al-Katchâf*, dit que les Arabes détestaient les yeux bleus, parce que les Byzantins les avaient tels, et rappelle le proverbe qui définit l'ennemi celui qui a le «foie noir, les moustaches rousses et les yeux bleus». — Notre auteur ajoute que les tribus kurdes du nord ont toujours de la répulsion pour les vêtements bleus, surtout s'ils sont teints et conclut qu'on ignore la vraie raison pour laquelle Yézidis et Sabéens interdisent les vêtements de cette couleur. L'explication de DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 292, n. 2, n'explique rien du tout. C'est sans doute, dit-il, que les Yézidis ont voulu se distinguer des Chiïtes qui ont coutume de s'habiller de noir les jours de 'Achoura pour le deuil de Husein, et comme le bleu est proche du noir (?); ou bien, ajoute-t-il, par imitation des Omeyyades dont les vêtements de dessous étaient blancs, au contraire des Abbassides. Mais le bleu n'est ni blanc ni noir, que je sache! Et comment avec cela Damlooji va-t-il expliquer que les *Fegîr*, qui sont précisément les disciples les plus authentiques de Cheikh 'Adi ne s'habillent que de noir? — Un missionnaire Dominicain, le R. P. Jacques Rhétoré (1841-1921) qui a passé près de cinquante ans de sa vie au Kurdistan et en Arménie, surtout au service des Nestoriens, a laissé une quantité de notes manuscrites, parmi lesquelles de nombreuses pages sur les Yézidis. J'y ai relevé ce détail que je n'ai revu nulle part ailleurs. Les Yézidis, dit-il, «prétendent que leurs défunts se lèvent d'eux-mêmes de leur lit de mort et s'enfuient. On peut les retenir en les couvrant d'une pièce de toile bleue tissée par un chrétien et dans chaque maison il y en a toujours une de réserve pour cet usage». Cette croyance donne peut-être la clef de l'interdiction du bleu. En effet, bleu en kurde se dit *şîn*. Mais ce même mot *şîn* signifie également deuil, cérémonie funèbre, oraison funèbre. On va parfois chercher des explications au bout du monde. Ne serait-ce pas tout simplement cette association, purement verbale, qui aurait donné à la couleur bleue cette répulsion qui ne serait autre que celle de la mort?

(211) L'Islam orthodoxe n'est pas plus responsable des déviations doctrinales et morales du Yézidisme que l'Église catholique ne l'est de l'Antoinisme et des fantaisies du Christ de Montfauet. Pourtant ces deux dernières sectes ne s'expliqueraient pas sans le catholicisme et bien des traits de leur Credo (?) ou de leurs pratiques ne se comprendraient pas dans l'Islam. Ainsi du Yézidisme qui ne peut s'expliquer, en ce qui le constitue essentiellement, que par ses attaches à l'Islam.

(212) En ce qui concerne le Soufisme en général, certains orientalistes se sont efforcés d'en dégager les sources. On y a «dépensé beaucoup de peine et

d'érudition à montrer l'influence des diverses formes du mysticisme», dit ARBERRY *op. cit.*, p. 78, qui ajoute: «On ne s'attardera donc ni à réviser ni à confirmer la thèse, en cours depuis plus d'un siècle, que les soufis ont dû, peu ou prou de leur pensée et de leur mode de vie aux précédents chrétiens, juifs, gnostiques, néoplatoniciens, hermétiques, zoroastriens ou bouddhiques». Tel a été également notre façon d'envisager cette étude du Yézidisme, où nous avons considéré comme déjà acquis entièrement par l'Islam et transmis dès lors aux Yézidis, ce que les Soufis en général avaient pu emprunter aux autres religions.